

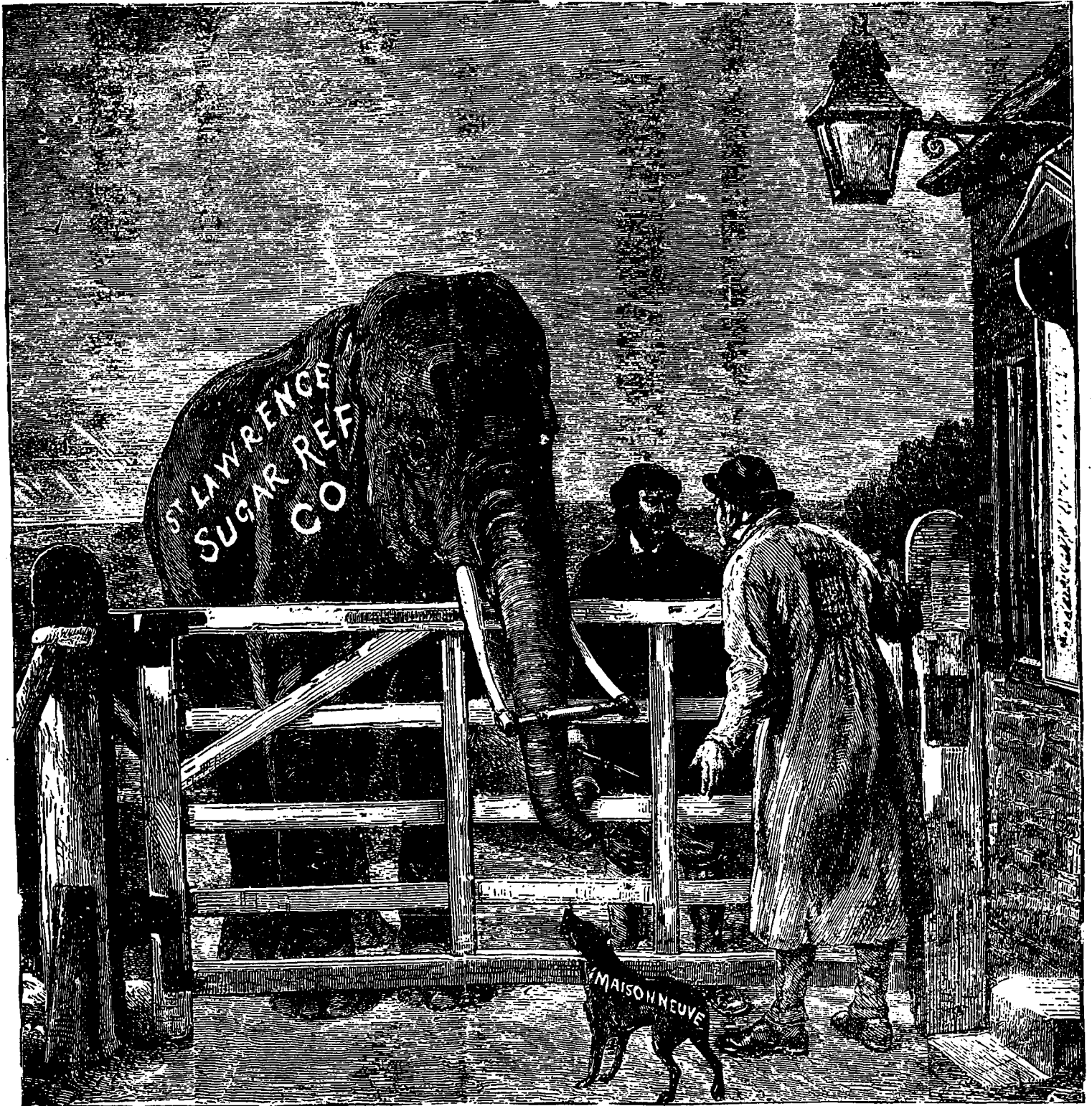
Le Samedi

VOL. I.—NO. 16.

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

QUERELLE D'ALLEMAND



Maison-neuve : Nous le voulons notre sucre allemand
Sans trop payer à la barrière ;
La *Saint Lawrence* est notre enfant,
Nous lui pardonnons sa poussière.
Où nous avons passé peut passer l'éléphant.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE,
REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.
Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

QUELQUES PROVERBES VOLAGES

L'ogre règne à Varsovie.
Les mules ont des oreilles.
Ce qui nuit n'est pas l'or.
Nécessiteux n'a pas de louis.
Plus on a de fonds plus on rit.
La pépie vient en mangeant.
A père avare, enfant pour digue.
Qui trop embrasse manque le train.
Aux grands mots beaucoup de lettres.
Il n'y a pas de pot au feu sans fumée.
Les petits cabots entretiennent l'amitié.
Il faut battre son frère quand il est chauve.
A force de fort gérer on devient fort gérant.
Qui n'entend qu'une croche n'entend qu'un son.
Un morceau de bois peut avoir été étai et être hêtre.
Il ne faut pas jeter son abonné par dessus les moulins.
Entre l'arme et la crosse, il ne faut pas mettre le doigt.
Petit polisson deviendra grand si Dieu lui prête l'eau de vie.
Beaucoup de pelés, peu de velus, parmi les Sénateurs et les conseillers Législatifs.
Ce n'est pas du Nord que nous vient la lumière, puisque les cosaques mangent la chandelle.

PROVERBES JAPONAIS

On ne croit guère à l'habileté du pauvre.
Le soldat battu a peur des brins de roseau.
On parle des grands hommes soixante-quinze jours.

La grenouille dans son trou ignore l'immense océan.

Si vous voulez vous connaître interrogez les autres.

Si vous parlez d'une personne son ombre apparaît.

Mieux vaut éviter les reproches que rechercher les éloges.

Le cœur d'un enfant de trois ans lui reste jusqu'à soixante.

Quand il y a trop de bateliers, le bateau monte sur la montagne.

Tout, jusqu'à la tête d'une sardine peut être l'objet d'un culte.

Si vous laissez quelqu'un, laissez-le vivre : c'est un supplice suffisant.

Le dessous du chandelier est noir. (Le plus voisin de l'église est le plus loin du salut.)

Lorsque vous entrez dans un village suivez la coutume de ce village. (Il faut hurler avec les loups.)

D'une année à l'autre, les fleurs se ressemblent entre elles ; d'une année à l'autre, les hommes se ressemblent entre eux.

NOTIONS MODERNES

Le scepticisme n'est que de la sensibilité envenimée.

Les femmes aiment les ambitieux, comme les mouches aiment la lumière.

L'absence est un miroir magique où la figure aimée n'a plus que des charmes.

La femme est égoïste comme les enfants. Elle pensera à sauver ses joujoux si la maison brûle.

Dans une toilette de bal, il n'y a que la jupe qui coûte cher ; le corsage ne monte pas haut du tout.

L'amour n'est pas mort, mais il est bien malade. Il est soigné par deux médecins qui laissent peu d'espoir : l'intérêt et la méfiance.

Si le soleil ne se montre pas dans une minute et demie, disait l'Irlandais en regardant à sa montre, c'est qu'il sera en retard.

Pensée de femme : Combien les hommes seraient aimés s'ils étaient aimables ! Combien les femmes seraient aimables si elles étaient aimées !

Il y a des circonstances difficiles dans la vie. Si vous donnez de l'opium à un bébé, il peut en mourir. Si vous ne lui en donnez pas, les parents peuvent en mourir.

Nous connaissons un médecin qui a ordonné à l'un de ses patients de prendre son remède deux fois dans la nuit s'il se réveillait et une fois seulement s'il ne se réveillait pas.

Soyez donc logique ! Vous même vous vous ramenez une mèche de cheveux pour masquer un commencement de calvitie, et vous voulez que l'épicier mette ses plus petites pommes sur le dessus du panier !

La fille aînée du Prince de Galles, la princesse Louise, a reçu, lors de son mariage avec Lord Fife, pour \$750,000 de cadeaux de noces. Nous plaignons ce pauvre Lord Fife, s'il faut qu'il réciproque chaque fois que l'occasion se présentera.

Il n'y a pas de famille plus ancienne dans le monde que la famille Choiseul, si l'on en croit un dessin sur l'une des tapisseries du Duc de Choiseul. La scène remonte au déluge. Noé part avec son arche. Un monsieur arrivé trop tard pour y prendre passage, lui jette un paquet de papiers en disant : "Sauvez les archives de la famille Choiseul."

MOTS D'ENFANTS

Fred, sur le trottoir, à sa mère qui est dans la fenêtre.—Maman, regarde-moi donc.
La mère.—Eh ! bien ! Que veux-tu ?
Fred.—Joseph ne voulait pas croire que tu as les yeux croches.

Jack.—Maman, dans quelle partie du ciel vont les personnes qui sont bonnes, mais qui ne sont pas agréables ?

Edmond, apercevant un nouveau petit frère qui vient de naître.—Ah ! papa, il a la figure comme mon oncle Joseph ; il a dû bien boire.

Le professeur.—Comment appelez-vous un homme qui a deux femmes.

Joseph.—C'est de la bigamie.
Le professeur.—Toi, Jules, comment appelles-tu l'acte d'un homme qui a trois femmes ?
Jules.—Trigaudnométrie.

—Maman, j'arrive de chez monsieur Magnard ; il y a un de leurs jumeaux de mort ; et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils ne savent pas lequel.

Bébé s'est ébouillanté. La tante arrive pour le plaindre.

—Comme tu as du pleurer, mon cher petit ange ?

Bébé.—Eh ! bien non, ma tante ! Il n'y avait personne quand ça arrivait.

Le curé a invité son meilleur paroissien et son jeune fils à dîner avec lui, après la grand-messe.

Le père qui veut faire un compliment au curé, s'adresse à son fils :—Bien, Johnny, qu'est-ce que M. le curé a dit de mieux aujourd'hui en chaire ?

Johnny.—Ce que j'ai trouvé qu'il a dit de mieux, c'est : *Ainsi soit-il*.

Marie qui a renversé une tasse de lait sur sa robe.—Tu vas te faire arranger, papa, quand maman va arriver.

Papa.—Non, pas moi ; mais toi, pour avoir abîmé ta robe.

Marie.—Je te dis que c'est toi que maman va disputer pour ne pas avoir eu bien soin de moi.

L'ÉTAGE EN DESSOUS

Le recorder à un 1er vagabond :—Où demeurez-vous ?

Le 1er vagabond.—Nulle part ; je n'ai pas de résidence.

Le recorder à un second vagabond.—Et vous ?

Le 2me vagabond.—A l'étage en dessous de mon ami.

LES MERVEILLES DE L'ELIXIR BROWN-SEQUART

Un malade.—J'apprends que vous avez employé l'élixir du Dr Brown-Sequart. Avez-vous eu des résultats ?

Le médecin.—Oui, dans un cas, où j'ai rajeuni ma patiente de vingt ans.

Le malade.—Contez moi toutes les circonstances.

Le médecin.—Ma patiente avait 19 ans, je l'ai traitée à l'élixir et elle est retournée à l'état d'ange dans le ciel comme avant sa naissance.

La science a constaté que les Pyrénées ont baissé de 100 pieds depuis 25 ans. Dans cette proportion, il n'y en aura plus dans 1000 ans.

LA BOUCHE ET LE NEZ

DIALOGUE NOCTURNE

Jugez si je fus étonné,
Lorsque la nuit dernière,
Je sentis ma bouche et mon né
S'agiter en colère.
" Qui donc en sursaut,
Me dis-je aussitôt,
Si matin me réveille ? "
Le nez se moucha,
La bouche cracha,
Et je prêtai l'oreille.

LA BOUCHE, *baillant*

Maudit nez ! le diable t'emporte !
Ronfla-t-on jamais de la sorte !

LE NEZ

Morbleu ! quel démon m'installa
Près de cette bavarde-là !

LA BOUCHE

Et c'est au milieu du visage
Qu'on loge un si sot personnage !

LE NEZ

Tout sot que je suis, je me croi
Encor moins mâchoire que toi.

LA BOUCHE, *piquée*

Que m'importe ta colère
Et tes sarcasmes mordants !

LE NEZ

Est-ce pour me faire taire
Que tu me montres les dents !

LA BOUCHE

Va, je ris de tes sottises,
Entends-tu, vilain camus !

LE NEZ

Quelque chose que tu dises,
J'aurai toujours le dessus.

LA BOUCHE

Nécessaire autant qu'agréable,
Je sers l'enfant et le barbon ;
Et de toi, qui fais le capable,
On ne peut rien tirer de bon.

LE NEZ

De quelque titre plâtré
Que tu t'autorises,
Jamais je ne souffrirai
Que tu me maîtrises.
Si tu le veux, fâche-toi...
Je n'ai jamais craint, ma foi,
D'en venir aux prises,
Moi...
D'en venir aux prises.

LA BOUCHE

Je suis utile à mille choses !

LE NEZ

De ses dons le ciel m'a comblé :
C'est pour moi qu'on plante les roses

LA BOUCHE

C'est pour moi qu'on sème le blé,

LE NEZ

Par moi l'on respire sur terre.

LA BOUCHE

C'est moi qui préside aux repas.

LE NEZ

L'homme sans moi ne vivrait guère.

LA BOUCHE

L'homme sans moi ne vivrait pas.

LE NEZ

Dans une maison lorsqu'on entre
A l'instant même du dîné,
Ne dit-on pas, frappant son ventre :
" Ma foi ! je sens que j'ai bon né ? "

LA BOUCHE

De tous les mets auxquels on touche,
Celui qu'on croit du meilleur goût,
N'est-il pas celui que partout
On garde pour la tonne bouche !

LE NEZ

Tu conviens pourtant que jamais
Tu ne cessas d'être gourmande.

LA BOUCHE

C'est bien toi que tout affriande,
Jusqu'à la seule odeur des mets.

LE NEZ

Oui, leur parfum me touche,
J'en dois faire l'aveu...
En tout temps, en tout lieu,
Je fus toujours un peu
Sur la bouche.

LA BOUCHE

Quand pour les louanges des belles,
Je me plais à m'exténuer,
Toi, tu restes muet près d'elles,
Si ce n'est pour éternuer.

LE NEZ

Il faut pourtant qu'on me chérisse.
Car, malgré ce bruit importun,
A mes éternuements chacun
Répond toujours : *Dieu vous bénisse !*

LA BOUCHE

D'une bouche amoureuse
Quand j'effleure les bords,
Combien je suis heureuse !

LE NEZ

J'ai part à tes transports.
De son haleine embaumée
Par moi le charme est senti.

LA BOUCHE

Oui, mais tu n'as du rôti
Que la fumée...

(Se fâchant)

As-tu juré de mettre
Ma patience à bout ?
C'est trop me compromettre
Avec ce marabout.

LE NEZ

En vain tu voudrais feindre,
J'ai su te battre...

LA BOUCHE

Moi ?

Que puis-je avoir à craindre
D'un morveux comme toi ?

LE NEZ, *rouge de colère*

Qui ? moi ? morveux ! Dans ma colère,
Je vais te prouver, sans pitié,
Que le nez est un adversaire
Qui ne se mouche pas du pié.

(Après une réflexion)

Je me salis si je te touche...
Il vaut bien mieux nous séparer.
Et d'ailleurs, le nez et la bouche
Sont-ils faits pour se mesurer !

LA BOUCHE

Bon voyage,
Mon cher voisin,
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.

Bon voyage,
Mon cher voisin ;

Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

LE NEZ, *se détachant, et lui tournant les talons*

Tu vas savoir si du nez l'on se passe.

LA BOUCHE

Dans quel quartier vas-tu donc demeurer ?

LE NEZ

Je ne tiens pas une si grande place,
Que je ne trouve enfin où me fourrer.

LA BOUCHE

Bon voyage,
Mon cher voisin,
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.

Bon voyage,
Mon cher voisin ;

Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

(Le nez sort par une vitre cassée)

LA BOUCHE, *se regardant*

Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !
J'ai tort, j'en conviens ;

Cher nez, reviens ;
Vite à mon aide...

Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !

Je sens qu'en effet
La nature avait tout bien fait.LE NEZ, *dehors, cherchant à se poser quelque part*

Mais où donc faut-il que je me place ?

Mon œil étonné

Rencontre un né

Sur chaque face

Mais où donc faut-il que je me place ?

Où donc me jucher ?

Où me nicher ? où me percher ?

LA BOUCHE, *au désespoir*

Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !

J'ai tort, j'en conviens ;

Cher nez, reviens

Vite à mon aide...

Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !

Je sens qu'en effet.

La nature avait tout bien fait.

LE NEZ, *un peu honteux, revenant prendre sa première place*

J'ai fait, j'ai failli faire un coup de tête...

Mais, toute réflexion faite,

Je reste où le destin m'a mis ;

Peut-être ailleurs serais-je pis.

(Moi)

A ces mots ils s'embrassèrent

Et, se tenant par la main,

Tous les deux ils se jurèrent

Alliance, accord sans fin.

" C'est ainsi que sur la terre,

Me dis-je alors en secret

La discorde sait se taire

A la voix de l'intérêt."

Elle.—M'aimes-tu, Georges ?

Lui, (un étudiant en médecine).—Oui, du fond de ma sixième côte.

Elle, (se levant avec dignité).—Monsieur !

Lui.—Mais ça veut dire du fond de mon cœur.

—Hello ! Que je te félicite sur ta nomination !
Est-ce que tu ne me donnes pas la main ?—Ça va dépendre du cout. Depuis un mois, le
cout d'une poignée de main varie de : un verre
de bière à la somme de 5100.Le père qui veut refuser délicatement la main
de sa fille à un prétendant :—Monsieur, ma fille
est la prunelle de mes yeux ; elle doit continuer
à vivre sous l'aile de son père.Le prétendant.—Oh ! merci ! Dans ce cas,
veuillez nous donner l'aile nord-ouest.

Chez le tailleur :

M. Ernest Paucrepaie.—Je veux un habillement.
Quel prix comptant, c'est-à-dire dans trois
semaines, quand je retirerai mon salaire ?

Le tailleur.—Trente piastres.

M. Paucrepaie.—Très bien ; quand sera-t-il
prêt ?Le tailleur.—Hum !... Attendez... Dans trois
semaines.Madame Verger.—Je vais accompagner Clara
au bal, ce soir.

M. Verger.—Pourquoi cela ?

Madame Verger.—Quand on la verra si belle,
on se dira : " Madame Verger a-t-elle dû être
belle dans son temps ! "M. Verger.—C'est là où tu te trompes. On
dira au contraire : " Va-t-elle être laide cette
pauvre Clara, lorsqu'elle sera mariée ! "

PRESENCE D'ESPRIT



—Vous voyez cet animal qui s'en va: il vient de me traiter de cocu. Ma parole! J'ai eu envie de lui flanquer une gifle; mais je me suis heureusement rappelé que c'est aujourd'hui dimanche.

EXTRAITS DE L'ALBUM DE JOE

Si je dis du mal des femmes en général, elles se révolteront, si je fais une application, toutes applaudiront.

Les femmes ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres.

* *

Dans un salon :

—Vous savez, chère, la nouvelle? Clara se marie avec Adolphe!

—Elle? Pas possible...!

—Mais si, je vous assure.

—Allons donc! elle a trop d'esprit pour prendre un homme assez sot pour l'épouser!

* *

Une bourgeoise de Bâle, Dorothee Werker, fut mariée onze fois, et allait tenter la douzième, lorsqu'elle mourut de la peste en 1564.

Un ecclésiastique, nommé Paul Cherler, lui fit une épitaphe latine de onze vers, en la mémoire de ses onze maris; elle fut traduite ainsi :

Sous ce marbre encor brut, la matronne qui dort
Vit un astre fatal présider à son sort,
Au veuvage sans doute, en naissant condamnée,
Elle allume onze fois le flambeau d'hyménée;
Flambeau que chaque fois vint éteindre la mort.
Quand pour moi le moment viendra de prendre femme,
Dieu puissant, gardez-moi d'une semblable dame,
Capable de détruire un régiment entier.
Pour chacun des maris qu'à la fosse elle livre
Je lui devais un vers, et voici le dernier:
Femme si souvent veuve est indigne de vivre.

* *

Revanche des belles-mères.

—Ce qui me console de la mort de mon petit-fils, disait une brave femme, c'est le chagrin que cela va faire à M. mon gendre.

* *

On prétend que dans le commencement de son mariage, Murat battait sa femme assez souvent. Celle-ci, peu accoutumée à cet aimable traitement, en parla à Napoléon, qui en fit de vifs reproches à son beau-frère. Celui-ci se contenta de lui dire :

—“ Ne sais-tu pas que les femmes sont comme le *steak* : Plus on les bat, plus elles sont tendres.”

Petit dialogue saisi au vol dans un faubourg de la ville de Québec.

La mère lisant.—Le terrible accident d'hier au cap Blanc, a jeté vingt familles dans la rue de St Sauveur, et...

La jeune fille, vivement.—Mère, est-ce qu'on ne donnera pas un bal au profit des victimes?

La mère.—Probablement.

La jeune fille.—Ah! quel bonheur, alors!

* *

—N'est-ce pas votre amie Mme X... qui danse là-bas? demandait-on à Mme M...

—Oui, c'est elle.

—Sa robe est bien mal faite!

—Horriblement!... mais, si elle était bien faite, elle ne lui irait pas.

* *

Il existe un lien secret entre toutes les femmes. Elles se haïssent, mais elles se protègent.

De tous les êtres vivants, les chats, les femmes et les mouches, sont ceux qui perdent le plus de temps à leur toilette.

* *

“ Tu considères mon portrait,
Disait à son époux une certaine folle
De qui le sot caquet sans cesse le désole.
“ Eh bien! n'as-tu pas lieu d'en être satisfait?
“ Qu'y manque-t-il? Que la parole?”
—Ah! lui répondit-il, tu me juges bien mal:
Car, pour le repos de ma vie,
“ Je voudrais que l'original
“ Put ressembler à la copie!”

* *

Des femmes qui, par leur toilette
Épuisent votre cassette,
On vous en trouvera
Autant qu'il vous plaira.
Mais femme sans humeur coquette,
A qui son ménage plaira,
Ah! l'on vous en souhaite.

* *

Une femme (jeune), récemment mariée à un homme qui n'a pas inventé la poudre, demande à haute voix, à la fin d'une soirée: “ Mais où donc est ma bête? Avez-vous vu ma bête?”

Elle voulait parler de son boa.

—“ Alfred, ta femme te demande!” crie un ami par trop complaisant.

UNE EXPLICATION GLACIALE



M. Sanspatience.—Imbécille des imbécilles! Je te dis de me mettre de la glace sur le front, tu me la mets dans le cou!

Le nouveau garde malade.—Excusez, monsieur; on ne sait pas par quel bout vous prendre. C'est pourtant là que votre front commence, à vous!

Ci-git, le corps d'une belle
Que la mort d'un mari réduisit au trépas.
C'est la seule mode nouvelle
Que les femmes ne suivront pas.

Joe.

Explications Consolantes



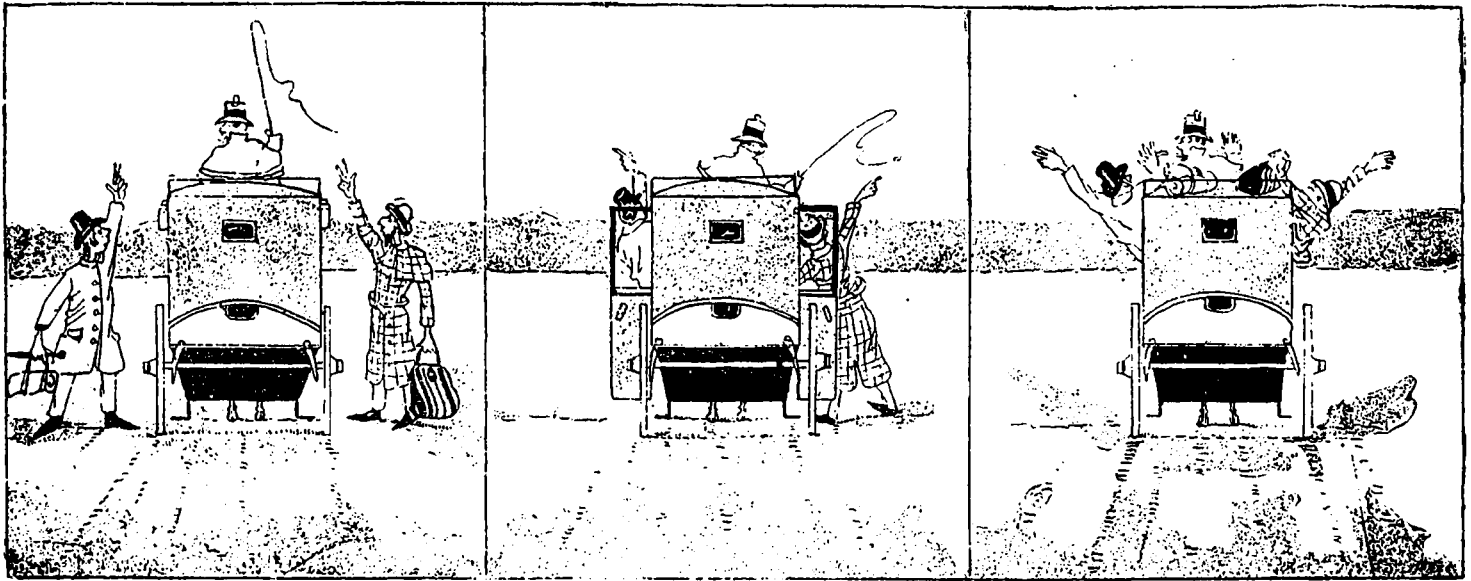
Le papa.—Ecoute, mon jeune homme; ton maître m'écrit que tu es encore à la queue de ta classe. Je vais te punir si ça se répète.

Le futur bâton de vieillesse.—Ce n'est pas de ma faute, papa. J'étais en avant du dernier; tu sais, là! bien en avant; mais le garçon a laissé Pécole. Et puis, tiens, hier encore j'ai failli être à la tête.

Le papa.—Oh! ça c'est bien. Conte-moi cela.

Le futur bâton de vieillesse.—Il est arrivé un mot que le premier ne savait pas; ni le second non plus, ni le troisième. C'est arrivé jusqu'à moi. Si je l'avais su, je serais passé à la tête.

TROP PRESSES



I

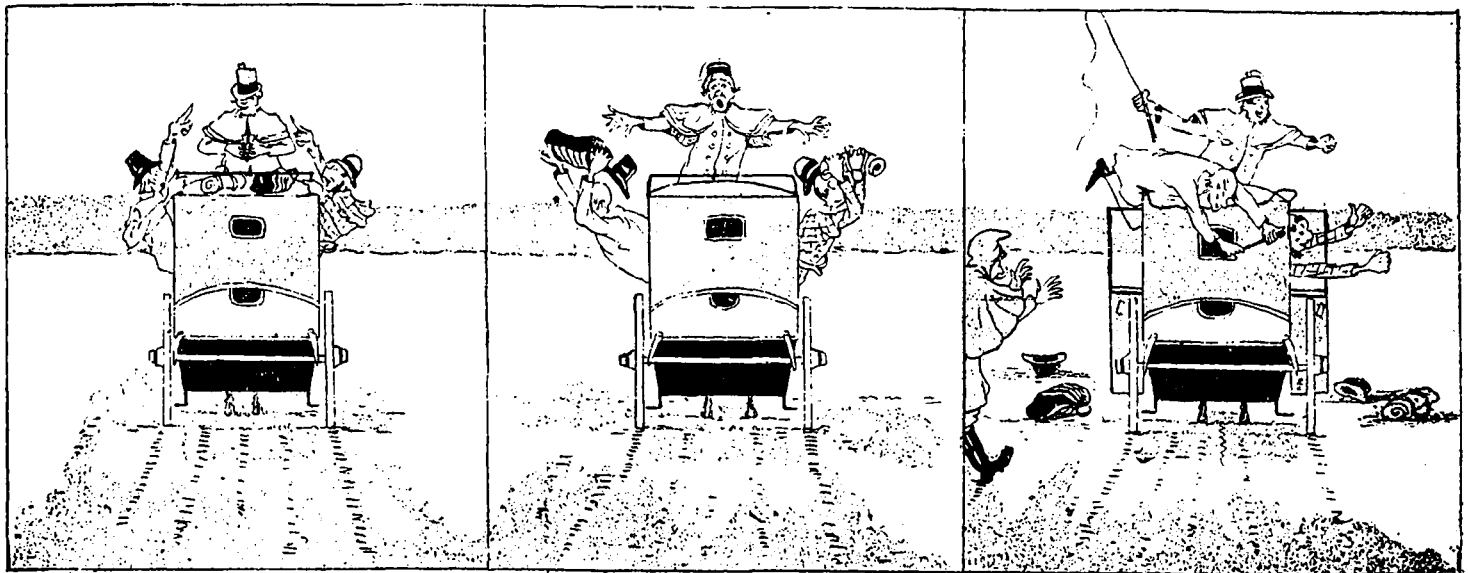
—Pst !!!
—Aie !!!
—Oua, Cocotte !!

II

—Gare Dalhousie !!
—Gare Bonaventure !!
—Doux, doux !!

III

—Vivement ! voyons ! Dalhousie, 30 sous de plus !
—Vite ! vite ! gare Bonaventure. Un écu si j'arrive pour le train !
—Mais, mais...



IV

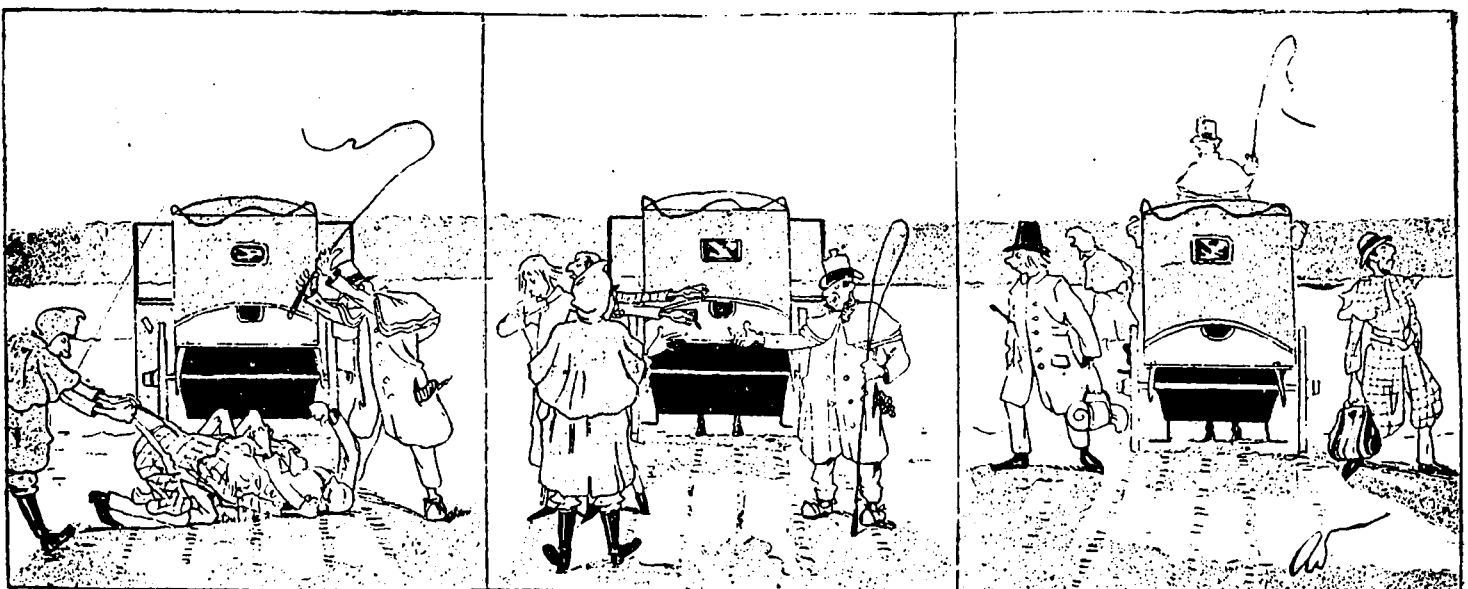
—Sortez, monsieur ! j'étais là le premier !
—J'y suis, j'y reste ! le premier c'est moi,
—Voyons, faut vous entendre...

V

—Ah ! vous y restez ? A votre aise. Quant à vos bagages, allez les chercher !...
—Scélérat ! si tu restes, du moins tes bagages ne resteront pas.

VI

—Tiens ! Tiens ! resteras-tu maintenant !!!
—Au secours !!!
—Si je ne m'en mêle pas, ils ne pourront jamais s'entendre.



VII

Un agent arrive, il les sépare. Les dégats constatés, l'honorable représentant de la vindicte publique condamne les délinquants à payer un louis d'indemnité au cocher.

VIII

Chacun s'exécute, non sans regret ; seul le cocher trouve la chose bonne.

IX

Et comme l'heure du train est passée, ils remettent au lendemain leur départ et se jurent haine et représailles.

CHRONIQUE

Il y a tant de drame dans le récit suivant que je ne puis m'empêcher de le communiquer aux lecteurs du SAMEDI. Le fait est récent, authentique. C'est un officier anglais qui écrit des Indes, racontant la plus terrible partie de whist qui se soit jamais faite.

« Nous étions dans nos quartiers à Calcutta, faisant la partie de whist à un louis du point. Maxley, qui était en veine avait déjà gagné cent points, en sorte qu'il était toute gaité. Tout à coup, son allure change.

«—Allons, joue donc, Maxley, lui dit Churchill.

«—Hush ! se contente de répondre Maxley qu'une paleur subite a envahi.

«—Es-tu malade, disent trois voix à la fois ?

«—Pour l'amour de Dieu, restez assis et ne bougez pas, reprend-il sur le ton de la plus profonde terreur. Si vous tenez à ma vie, pas un mouvement.

Et il laissa retomber ses cartes sur la table.

«—Qu'est-ce que cela veut dire me dit Churchill à mi-voix ? Devient-il fou ?

«—Ne partez pas, ne bougez pas, reprend Maxley sur un ton que je n'oublierai jamais. Ma vie est au bout.

« Nous nous regardions. Il continua :

«—Si vous restez tranquilles, je puis encore être sauvé. J'ai un serpent, un cobra, autour de la jambe. Sa morsure tue en moins de deux minutes.

« Tu peux croire que notre première impulsion fut de bondir loin de la table ; mais il y avait un tel désespoir écrit sur sa figure que nous eûmes la force de rester exposés au danger. Maxley portait un costume bien usité ici : culottes courtes et bas de soie, en sorte qu'il sentait parfaitement tous les mouvements du terrible animal. Il était devenu d'un teint cadavérique, avec le regard fixe et vitré d'un mourant. Toute son énergie était concentrée dans son immobilité.

« Du reste, nous étions aussi pâles que lui.

«—Il s'enroule, il monte, murmurait Maxley ; je sens le froid de ses anneaux qui se resserrent davantage. Pour l'amour de Dieu, appelez tranquillement un domestique et demandez du lait. Qu'ils l'apportent près de moi, lentement : qu'ils en répandent par terre.

« Churchill réussit à en demander sans trop de bruit ; et un domestique intelligent le déposa au bon endroit.

«—Ne bouge pas, Northcote, par tout ce que tu as de plus sacré. Tu as remué la tête. Ne fais plus cela, je t'en conjure. Mon sort est à se décider. J'ai une femme et deux enfants en Europe. Vous leur direz que je suis mort en pensant à eux ; je les bénis... oh ! le serpent s'enroule d'avantage... je leur lègue tout ce que j'ai... Il me semble que je sens son haleine... Oh ! le lait n'a pas d'effet ! Au contraire, il serre de plus en plus. Les anneaux du haut se détendent. Je n'ose pas regarder ; mais je suis certain que sa tête s'éloigne un peu de ma jambe pour mieux prendre son élan et me mordre avec précision. Mon Dieu, veuillez me recevoir ; pardonnez-moi mes péchés. Mon heure est arrivée... Je meurs ferme ! Ah ! c'est trop souffrir !... Encore un anneau qui se détache !... Il lâche ! Irait-il à quelqu'un de vous ?

« Nous faisons un mouvement involontaire.

«—Pour l'amour de Dieu, restez tranquilles ! Partagez mon sort. Il lâche ; il va sauter quel-

que part. Ne bougez pas ; mais attention... Quelle agonie !... Il presse plus... Je suis mort ; il va me mordre !... Il relâche...

« A ce moment, le pauvre Maxley eut le courage de regarder. Le serpent se détachait et s'en allait vers le lait.

«—Je suis sauvé, s'écria-t-il en bondissant de sa chaise et il tomba sans connaissance dans les bras d'un domestique.

« Inutile d'ajouter que d'un saut nous étions déjà à l'autre bout de l'appartement. Une minute plus tard, le cobra était mort. »

* * *

Le *Figaro*, qui, en parlant de la jeunesse d'Edison, dans un de ses derniers numéros, fait remarquer que le grand électricien a débuté comme employé du Grand Tronc, traduit *Grand Trunk Railway* par *Chemin de Fer de la Grande Valise*.

Mais ce n'est pas encore aussi fort que le traducteur du *Paradis Perdu* qui a rendu dernièrement : « *Hail ! horrors ! hail !* » (*Salut séjour d'horreurs !*) par « Comment vous portez-vous, les horreurs, comment vous portez-vous ? »

On pourrait rapprocher de ces bourdes, celle d'un imprimeur qui a publié une édition grecque du Testament. Dans sa préface, il indique où il a puisé ses commentaires et il remercie surtout le professeur Allemand Ebend « auquel dit-il, il a fait de nombreux emprunts. » *Ebend* veut dire en Allemand : *Do. ditto*.

L'abbé Vail dit, nous ne savons dans quel ouvrage, que l'archevêque de Cantorbéry avait fait placer des *canons* dans les stalles de sa cathédrale. Malheureusement pour le pauvre traducteur, le mot anglais *canon* signifie aussi chandône.

Le comte de Tressan ayant, dans un passage de l'*Arioste* où il est question d'un cap peu élevé, rendu l'expression de *capo basso* par le cap de *Capo-Basso*, le surnom lui en resta. On ne l'appela plus que le comte de *Capo-Basso*.

Le savant théologien Vasquez a pris l'édit de l'empereur Constant en faveur des monothélites (*Typpus Constantis*) pour un hérétique, disciple de Paul Monothélite.

Un Italien, Ferdinand Fabiani, citant dans un de ses livres en l'honneur de son compatriote Cimpiani, une histoire française de voyages en Italie, prit pour le nom de l'auteur de ce dernier ouvrage les mots suivants qui se trouvaient au bas du titre : *Enrichi de deux listes*. Et il fait observer avec soin que M. *Enrichi de deux listes* n'a pas manqué de rendre à M. Cimpiani toute la justice qu'il mérite.

* * *

C'est le cas de dire : « Il n'y a plus d'enfants. » Je tiens l'histoire d'un de mes amis, dont je donnerais volontiers le nom, si je pouvais absolument parier sur la véracité de mon récit. Cependant, elle a pour elle toutes les apparences de la bonne foi. Mon ami a un chien du nom de *Carlo*. Il lui a montré le truc assez simple de courir après un objet et de le rapporter, et la cérémonie est couronnée par l'offrande d'un morceau de sucre que *Carlo* ne prend même pas le temps de laisser fondre dans sa gueule. Or, l'autre soir, la famille était à lire tranquillement les journaux du soir lorsque de la cage du perroquet sortent les mots sacramentels : « *Carlo*, emporte ici. » *Carlo* part aussitôt et revient avec une savate. — « Très bien, *Carlo*, » reprend le perroquet et poussant un morceau de sucre à tra-

vers les barreaux, il le jette au chien qui le croque. *Carlo* et *Paolé* sont devenus des amis sérieux.

* * *

Il n'y a pas un pays comme les Etats-Unis pour les histoires merveilleuses. En voici une fort nouvelle racontée avec toute la candeur dont peut disposer un Yankee. C'est un journal d'Athènes, en Georgie, le *Banner* qui en prend la responsabilité indiquant, du reste, minutieusement les lieux, les noms propres et les dates. Aiken, dans la Caroline du Sud est une place aussi connue que Newport ou Saratoga comme centre d'attraction. A cinq milles de là, sur la ligne du chemin de fer, est une localité de peu d'importance appelée Montmorenci. Il y a déjà plusieurs années, une jeune femme vint à un puits de l'endroit avec un pot qu'elle voulait remplir d'eau. Elle déposa le vase sur une borne en pierre et se mit en frais de tourner la margelle, quand la foudre la tua sur place. On enleva son cadavre, mais le pot fut oublié sur la borne ; et, c'est ici que le merveilleux commence. Ce pot y est encore pour la bonne raison qu'aucun être humain ne peut y toucher. Il est là, sur un chemin passant, exposé à tous les regards, à la portée des hommes comme des animaux, et rien ne l'a dérangé depuis des années. Inutile de dire que des centaines et des centaines de personnes sont parties dans l'intention bien arrêtée de s'en emparer. Les paris et les défis ont eu lieu sous toutes les formes ; mais rien n'a réussi. Une influence mystérieuse s'empare des plus audacieux ; et à mesure qu'ils approchent du vase enchanté, leur idée change forcément de cours. On raconte qu'un soir un fort à bras en goguette, bouffi d'orgueil comme tous les *bullies*, jura d'aller conquérir le pot. Il partit en fanfaronnant, mais il revint en flageollant, le visage vert de peur et la mort dans l'âme. « Mes vieux, dit-il à son retour, jamais personne vivante ne mettra la main sur ce vase et je ne voudrais pas recommencer l'aventure pour tout le comté d'Aikens. » Les gens y vont maintenant en guise d'amusement pour éprouver la sensation qui s'empare d'eux lorsqu'ils s'en approchent.

On n'a jamais pu toucher le pot avec pierres ou bâtons. Les meilleurs tireurs ne l'atteignent pas. Une roche qui paraît être dirigée à plomb dévie à son arrivée.

Le monsieur qui a donné ces renseignements au *Banner* est M. J. B. Toomer citoyen respectable de l'endroit.

Nous croyons que ce récit trouvera bien des incrédules. Le seul remède à cela, c'est d'*aller voir*.

* * *

Mais puisque je suis dans le merveilleux, je n'ai qu'à continuer la revue des journaux américains pour y trouver une source inépuisable d'histoires fantastiques. Il y a un mois, les journaux de l'Ouest étaient remplis des prodiges d'un homme des Grands Rapides, dans le Michigan, qui a le don d'arrêter le sang d'une blessure. On n'a qu'à lui donner le nom et la résidence de la personne malade et il fait cesser immédiatement la perte du sang.

Aussitôt, nous arrive de Cambridge, Massachusetts, le récit d'exploits analogues par un nommé William Wiseman, jeune homme à l'aise, respectable et d'excellente famille et qui supprime à volonté n'importe quelle hémorrhagie. Le journaliste qui lui rend témoignage a été lui-même, guéri par lui d'un saignement de nez

dangereux. Du reste, Wiseman n'invoque nullement le surnaturel et n'a aucune prétention aux miracles. Mais l'origine de son pouvoir a beaucoup de ressemblance avec les contes de fées. Il est Canadien de naissance et il doit ce don à la bonté qu'il avait eue ; dans son enfance, pour une vieille voisine délaissée, pauvre et que personne n'aidait. Sur son lit de mort, elle fit demander le jeune Wiseman et lui annonça qu'elle allait lui transmettre la faculté de guérir les épanchements de sang. Elle faisait remonter ce pouvoir à la bataille de Lepante où les Turcs sur la fin du jour furent démoralisés par le fait qu'ils ne pouvaient plus blesser un chrétien. Ils avaient beau leur couper les chairs à coups de cimeterre, il ne coulait aucun sang. Le pouvoir dont il est maintenant question date de cette grande victoire ; il peut se transmettre d'un homme à une femme ou d'une femme à un homme, mais jamais d'homme à homme. Ce Wiseman prétend connaître deux personnes de Brooklyn qui ont la même faculté. L'une est une femme, vivant dans la rue Duffield, l'autre, un homme, vivant dans la rue Van Brunt.

* * *

Voici une découverte qui fera le bonheur des politiciens, des amoureux et des débiteurs chirographaires. Un négociant français vient de découvrir une encre qui disparaît du papier au bout de huit jours sans laisser la moindre trace. Aujourd'hui, le danger des actions pour *breach of promise* gêne tellement la correspondance amoureuse, que les galants sont obligés de terminer leur lettre comme suit, ou à peu près : "Mille baisers à mon adorée, je t'aime (sans préjudice ou sans garantie de mesure précise, etc.)"

L'autre procédé sera infiniment plus commode.

* * *

Pour être de l'effronterie, c'en est. Pendant un des coups de pluie de la semaine dernière, rentre un monsieur dans les chars de la rue St Denis avec un superbe riflard à poignée d'ivoire. Un autre monsieur qui était à la recherche d'un parapluie perdu, croit reconnaître l'objet volé ; il ne le perd pas des yeux et il se décide à prier l'autre de le lui passer un instant.

—Volontiers, dit celui-ci. C'est un parapluie magnifique, n'est-ce pas ? Eh bien, je m'en vais le porter à la police comme pièce de conviction. Les voleurs ont pénétré dans ma maison cette nuit et ont oublié cet objet.

Vous pouvez croire que le véritable propriétaire, malgré toute l'envie qu'il avait de réclamer sa propriété, n'eut pas le courage de la réclamer.

Le faux propriétaire rit encore.

* * *

Nous assistons au début d'une nouvelle mode : où s'arrêtera-t-elle ? Le gouverneur du Missouri vient de donner la permission à une femme de porter des habits d'homme sous prétexte qu'elle dompte des animaux. Quelques femmes artistes ont bien endossé le vêtement masculin dans leur atelier, ou de grandes voyageuses dans le désert ; mais la sanction officielle du pouvoir public n'a jamais autorisé ce costume. Voilà la glace rompue ; ce n'est pas rassurant. Le jour où les femmes s'habilleront en homme, elles trouveront les hommes bien laid, et ce n'est pas là le moindre des dangers dans un changement aussi radical.

Nul doute qu'il y a quelque chose dans l'air vers une telle transformation. On trouve même, à l'Exposition de Paris, un projet complet d'habillement masculinisé de femme. Il s'agissait d'unir le confort à la modestie. Or, l'on a combiné le pantalon et les guêtres de zouave avec une jupe courte fendue de chaque côté. On prétend que ce costume ne gêne nullement les mouvements, qu'il est très gracieux et absolument décent. Il convient surtout aux femmes qui ont des travaux extérieurs ou de longues marches à faire.

* * *

Avant de terminer, un petit jeu de société que j'ai vu bien souvent essayer dans mon enfance, mais qui n'a jamais réussi faute de notions exactes : *lever un mort* : c'est-à-dire que nous couchions une personne sur le dos et nous nous mettions quatre pour la lever, chacun avec un seul doigt. La chose est possible lorsqu'elle est bien faite. Déposez la personne sur une table ; distribuez-vous de manière qu'il y ait un joueur à chaque épaule et à chaque jambe. Le mort donne le signal en frappant des mains. Au premier coup, lui comme les quatre joueurs doivent *retenir leur vent*. Aussitôt que tous les poumons sont bien remplis, le mort donne un second signal et son corps s'enlève avec une facilité merveilleuse sur les quatre doigts qui le supportent, comme si ce n'était que de la plume. Si l'un des joueurs ne s'est pas bien rempli les poumons, il lui est impossible de lever son côté.

TOUCHE A TOUT.

L'ART DE MONOPOLISER UN BON PLAT.

Un excellent moyen pour manger des petits pois, ou tout ce qui vous sourira davantage sur une table.

Le docteur S... V... est un farceur bien connu.

Un jour qu'on venait de servir un plat de petits pois, des primeurs, le docteur tira sa tabatière, et il en vida le contenu sur le précieux légume.

—Docteur ! docteur ! s'écria-t-on, mais que diable faites-vous donc ?

—Tiens, je les aime comme ça, moi.

Il va sans dire qu'on le laissa finir le plat à lui tout seul. Il s'en acquitta à merveille.

Sa tabatière ne contenait que du poivre et du céleri en poudre.

A GASCON GASCON ET DEMI

Deux employés de nos deux chemins de fer rivaux vantent respectivement la rapidité de leurs trains.

Employé du Grand Tronc.—Notre train de Toronto va si vite que les poteaux de télégraphe ont l'air d'un peigne, tant ils passent drus.

Employé du Pacifique.—Tu peux avoir une idée si le train du *Soo* est rapide. En partant de Ste Thérèse, j'ai voulu taper sur l'épaule de l'agent que je connais bien, mais je n'ai pu me retirer le bras assez vite et j'ai crevé l'œil de l'agent de St Augustin. Il voulait me faire arrêter.

MERCI, ET VOUS ?

C'est un jour de foule, à la gare Bonaventure. Arrive une femme à qui le conducteur dit :

—Etes-vous de première classe, madame ?

—Oui, merci bien ; et vous ?

MANQUE DE ZÈLE

—Je vais être obligé de laisser cette paroisse, disait un ministre protestant à ses paroissiens. Vous ne m'allouez que \$300 et le casuel est presque nul. Vous avez beau faire, vous ne me fournissez que deux enterrements par mois.

COMMERCE EN DESSOUS

—Nous ne vendons pas de boisson, disait un épicier décidé à frauder la loi des licences ; nous la donnons. Seulement, c'est dix centins pour un biscuit. Veuillez accepter ce petit verre.

Et le visiteur avala le Whiskey.

Mais quand l'épicier lui offrit le biscuit, il refusa ;

—Non, dit-il, décidément ces biscuits sont trop chers. Je puis en acheter cinq pour un sous ; bonjour.

CHAT ÉCHAUDÉ CRAINT L'EAU FROIDE

Hélène, (se noyant.)—Au secours, sauvez-moi !

M. Sauveteur.—Vous savez, je suis marié et j'ai sept enfants. Que ce soit bien compris.

Hélène.—Oui ! mais vite, je me noie.

M. Sauveteur.—Et puis pas d'embrassades, pas de serremments de cou ; pas de demande en mariage.

Hélène.—Vite, vite, je n'en puis plus. Oui, je promets tout cela.

M. Sauveteur, (enlevant son habit et se jetant à l'eau.)—Vous savez, j'ai déjà passé, moi, par une de ces transactions, et quand on a été pris une fois, on n'y retourne pas. C'est comme cela que je me suis trouvé marié, moi.

Un ami, (faisant la morale à un ivrogne.)—C'est honteux ! Si j'étais soul comme toi, je me tuerais.

L'ivrogne.—Si tu étais soul comme moi, tu ne pourrais pas attrapper une porte de grange.

Premier mendiant.—Je me mets de l'opposition à Ottawa. Ne voilà-t-il pas le gouvernement qui a fait faire dix millions de sous ?

Second mendiant.—Queuqu'ça nous fait ?

Premier mendiant.—Quand tout le monde aura un sou dans sa poche, qui qui nous donnera des 5 cents ?

Servante, (à la maîtresse de pension.)—Monsieur Robin demande une bouteille de Sauterne et il n'y en a plus ; j'ai envie de lui donner une bouteille de vinaigre.

La maîtresse.—Tu n'y penses pas ! Le vinaigre est trop cher.

Premier vieux garçon.—Si la petite Octavie est courtisée un peu ! Trois à la fois : Ernest, Joseph, Henri.

Second vieux garçon.—Qui l'aime le plus de ces trois-là ?

Premier vieux garçon.—Henri, bien sûr !

Second vieux garçon.—Comment sais-tu cela ?

Premier vieux garçon.—Avant hier, au salon, Ernest l'a prié de chanter, Joseph a applaudi et Henri n'a rien dit.

Second vieux garçon.—Bien ! Ça ne prouve pas grand'chose.

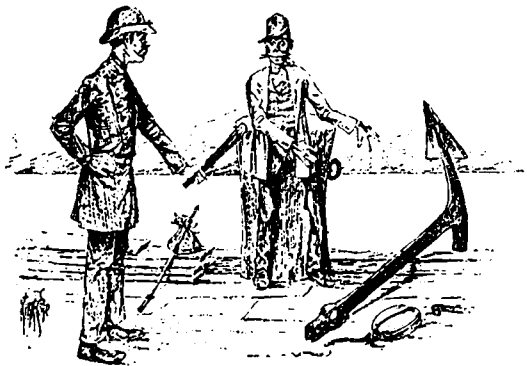
Premier vieux garçon.—Pas grand'chose ! Eh ! bien, hier soir, Henri a eu le courage de la demander encore pour chanter.

TOILETTE RAISONNÉE



Le marchand.—A dire vrai, le rebords de ce chapeau est trop petit pour votre figure. Prenez quelque chose de plus large.

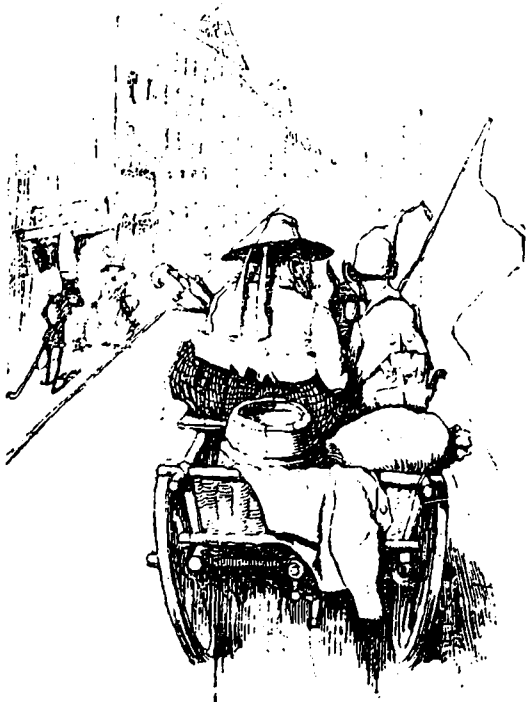
M. Bonton.—Oui ! Et cacher mon lorgnon ! Pas beaucoup !



L'homme de police.—Un émigrant qui est sur le quai depuis deux heures. — Ce n'est pas la place pour flaner ; circulez !

L'émigrant.—Du diable, si je pars d'ici avant d'avoir vu le monsieur qui travaille avec ce pic !

DES TYPES QUI DISPARAISSENT



—Il a dit d'aller porter cela à l'Aqueyouque (aque-duc). Où t'esce qu'il reste ce vieux cantique-là ?

Kate.—Il y a un crêpe à la porte de votre voisin. Qui est donc mort ?

Louise.—C'est incroyable ; je n'ai pas vu entrer le médecin.

Jeune homme (chuchotant au bijoutier).—Voici la bague d'engagement que j'ai achetée hier.

Le bijoutier.—Comment elle ne fait pas ?

Le jeune homme.—Chut ! Elle ne s'est pas rendue jusque là. Changez-moi là pour des boutons de chemise.

Le grand concétable (à un voleur de coffre-fort, dont le terme de prison est fini).—Eh ! bien, Brown, à présent que vous voilà revenu à la liberté, j'espère que vous allez faire un bon sujet.

Brown.—Oh ! oui, monsieur, vous pouvez en être sûr. Ça serait-il un effet de votre bonté de me remettre mes outils ?

Madame Salomon.—Viens vite, Salomon, le petit Abraham a avalé le vingt-cinq centins.

M. Salomon.—Reprends tes sens, ma chère, c'est un mauvais trente sous.

—Vois donc cette femme ! Elle est outrageusement décolletée.

—C'est une carte postale.

—Comment cela ?

—Elle n'a pas d'enveloppe.

—Tu sais que Nanette a failli se noyer. De fait, elle a été retirée de l'eau sans connaissance.

—Elle qui est si romantique, elle a dû, en récompense, épouser son sauveur.

—Elle l'aurait dû ; mais le cas s'est trouvé compliqué du fait que son sauveur est un Terre-neuve.

UNE DECOUVERTE AGRICOLE



—Qu'est-ce que tu fais donc là, chéri ?

—Je sème des pommes de terre fricassées ; je les aime bien mieux comme cela.

UN PROTET



La nièce.—Ah ! pshaw ! Tous ces romans finissent au moment où ils se marient, justement dans la partie la plus intéressante.

La tante.—Ah ! ben, par exemple ! Qui a bien pu te dire que c'était la partie la plus intéressante ? On voit que tu n'en connais pas grand'chose.

L'ECROULEMENT D'UNE FORTUNE



I

D'Jos Cro.—Voilà ma chance ! Je pensais d'avoir trouvé un dix piastres d'or. Ce n'est que du cuivre.

Martin Passacarréou.—Tu badines ! c'est un *check* de chemin de fer. Il y a du bagage au bout de cela. Allons voir.



II

D'Jos Cro (au bureau du bagage).—Vite jeune homme ! J'ai des affaires, moi. Donnez-moi mes effets.



III

Martin Passacarréou.—Je veux être pendu, s'il n'y a pas une petite fortune dans cette boîte là.



IV

Martin Passacarréou.—L'animal qui a trompé deux gentlemen comme nous, mériterait d'avoir toutes ces arrêtes-là dans la gorge.

LE BON DOCTEUR

Les bons jours étaient ceux où venait ma modiste. Comme le logement était petit, cette femme travaillait dans ma chambre. Je la vois encore la bonne Louise, assise près de la fenêtre, le visage souriant et la poitrine ériclée d'épingles, à vous en faire frissonner. Tout en tirant l'aiguille, elle m'avait parlé de son petit ménage, de son mari qui était employé dans les bureaux de la poste, et de ses enfants qu'elle avait eu bien de la peine à élever. A force de courage, elle était sortie de peine, et joyeusement ; aussi, après le récit de l'un de ses gros chagrins passés, son large visage s'épanouissait et elle fredonnait un bout de chanson en enfilant son aiguille.

—Voyez-vous mademoiselle Adèle, disait la chère femme en continuant à travailler, il y a dans la vie de ce monde du bonheur pour... pour... J'ai envie de couper cela en biais, à cause de l'entre deux... Oui, oui, il y a du bonheur pour tout le monde... C'est pas l'embaras ; mais il vaudrait mieux ne le couper qu'après avoir posé l'entre deux. Sans vous commander, mademoiselle Adèle, voudriez vous me tenir cela bien droit, bien droit, que je présente la robe.

Alors, elle arrachait rapidement de sa poitrine une demi douzaine d'épingles qu'elle mettait dans sa bouche, étalait soigneusement la ruche sur l'étoffe que je tenais tendue, fermant un œil en inclinant la tête de côté pour vérifier l'alignement et prestement fixait une épingle.

—Du bonheur pour tout le monde ! c'est bien consolant ma bonne Louise, lui répondais-je, car tout ce que disait cette digne femme me faisait réfléchir, mais vous ne niez pas qu'il y ait des gens qui naissent malheureux et meurent malheureux.

—Parce qu'ils n'aiment personne ; eh bien, c'est de leur faute.

—Et cependant, l'année dernière, lorsque votre enfant a failli mourir, si vous l'aviez moins aimé vous auriez été moins malheureuse.

Je sentais bien que je lui disais une sottise, mais j'éprouvais un grand bien être de l'entendre causer d'elle et des siens.

—Ah bien, en voilà un calcul ! Je crois bien que vous vous moquez de moi, mademoiselle Adèle. C'est comme si vous disiez qu'il est avantageux de se faire couper les deux jambes pour économiser ses bottes. Vous verrez plus tard, et dans pas trop longtemps, faut croire, comme c'est commode de ne pas aimer ses enfants. C'est la peine, mais c'est la joie aussi. Ah ! il aurait été bien reçu celui qui m'aurait dit : n'aime donc pas tant ton galopin, grosse bête, ça va te donner des crampes d'estomac. Oh ! oui il aurait été bien

reçu ! quand je tenais sur mes genoux le pauvre petit plus qu'à moitié mort, cherchant de ses deux pauvres lèvres bleuies l'air qui ne pouvait plus entrer !... La figure aussi était bleue et ses mains blanches comme un cierge... Que voulez-vous, on sentait que l'intérieur ne voulait plus marcher ! Et cependant il avait toujours ses deux grands yeux énormes fixés sur moi... C'était comme s'il m'eût sucé le cœur. Je lui souriais toujours, bien sûr, mais je n'y voyais plus à cause des larmes que je ne voulais pas essayer devant lui et que j'essayais d'avaler. Elles sont diablement salées ces larmes-là, mademoiselle Adèle. Mon pauvre homme était là à genoux devant le petit, il lui faisait des petites cocottes en papier et lui chantait un air qui l'avait fait rire dans le temps. A certains mots de la chanson, qui lui rappelait une idée drôle, le pauvre petit soulevait les deux coins de sa bouche et ses joues se gonflaient un peu sous les yeux ; on voyait qu'il riait encore, comme à distance, de loin. Notre enfant n'était plus là, voyez-vous, il était comme derrière un voile...

Tenez je ne peux pas seulement penser à cela sans pleurer, excusez-moi.

Et la pauvre femme tira son mouchoir de sa poche et se mit à sangloter. Au milieu des larmes, elle riait et disait :

—Ça va se passer... Ça n'est rien... Est-ce bête ! Allons, bon, voilà que je pleure sur le corsage de madame votre mère, c'est du joli !

Je lui pris la main et je la serrai.

—Vous n'avez donc pas peur de vous piquer, mademoiselle Adèle ; j'ai mon aiguille, me dit-elle très finement. Vous ne pensez pas ce que vous disiez tout à l'heure, n'est-ce pas ?

—Quoi donc ?

—Qu'il ne faut aimer ses enfants qu'à moitié pour éviter des désagréments. Ce sont des malpropretés de l'esprit, voyez-vous ces pensées-là. Quand on les a, il faut se laver. Pardonnez-moi d'appeler les choses par leur nom.

—Vous avez bien raison, ma bonne Louise, j'ai dit cela en plaisantant.

—Allons, voyons, posons cette ruche, si vous voulez tirer l'étoffe un peu à gauche.

—Et comment en est-il revenu votre petit mourant ?

—Attendez que j'aie fini, je vous raconterai cela, le corsage est plus étoffé et il n'y a pas de mal, madame se creuse un peu... Quand je dis que c'est un miracle je ne dis pas assez c'est deux miracles. C'est un miracle que le bon Dieu ait rendu la vie au pauvre chéri, et puis c'est un miracle aussi que de rencontrer un homme avec une science et un cœur, et le talent de l'âme, et tout, tout... Je parle du médecin. Un grand mé-

decin, pourtant ; vous le connaissez comme moi, c'est le docteur... Dieu sait qu'il est riche et célèbre. Ça vous étonne, n'est-ce pas, de savoir que c'est lui qui a opéré notre petit, et c'est peut-être justement là que commence le miracle. En voyant que l'enfant se mourait, mon pauvre homme avait perdu la tête.

Tout-à-coup je le vois se lever, chercher bien vite dans l'armoire, son surtout neuf, son chapeau noir et s'habiller quatre à quatre.

—Où vas-tu ?

—Je vais chercher le docteur.

C'est comme s'il m'avait dit. Je vais chercher le Gouverneur-Général à Ottawa.

—Et tu crois que le docteur va se déran-

ger ! on te mettra à la porte, c'était peine perdue de lui dire tout cela ; il était déjà dans l'escalier, et je l'entendais dégringoler comme si le feu était à la maison.

Le feu ! C'était pire que le feu !

Au bout d'une heure, j'entends monter bien vite ; nous n'étions pas riches et demeurions haut.

La porte s'ouvre et mon pauvre homme entre.

Il était en nage et pouvait à peine parler, tant il était essoufflé. Je vivrais cent ans, que je verrais toujours l'expression de sa figure, lorsqu'il me dit :

—Eh bien ?

—Pas plus mal ; et le docteur ?

—Il va venir.

Ça me fit du bien, cette parole-là ! Il me sembla qu'on me rendait mon petit enfant. Si vous saviez comme on les aime, ces êtres-là !

J'embrassais le petit, j'embrassais son père ; je riais et je pleurais ; je ne doutais plus de rien. C'est parce qu'on a besoin de courage, voyez-vous, que le bon Dieu, dans certains moments, vous envoie ces bouffées d'espoir, c'était pourtant de la folie, car le docteur aurait bien pu ne pas venir. Je dis à mon mari : Tu l'as donc trouvé chez lui ?

Alors il me raconta tout bas ce qu'il avait fait, s'interrompant à chaque instant pour s'essuyer le front et respirer.

—J'ai couru à son hôpital, j'espérais le trouver-là. Il paraît que c'est son heure. Je frappe, j'entre et je trouve au milieu d'un nuage de fumée un jeune homme avec quelques amis.

—Qu'est-ce que vous me voulez, mon ami, me dit-il, et en voyant ma figure bouleversé, il me poussa dans le corridor.

—Qu'est-ce qu'il y a, voyons ?

—Monsieur, je suis fâché de vous déranger.

—Ne faites donc pas de politesse, au fait.

—Je venais chercher le Dr... pour sauver mon enfant qui se meurt du croup, mon cher monsieur. Je ne suis pas riche, mais je donnerai tout ce que je pourrai.

—Oui, oui, c'est bien, quel âge a votre enfant ?

—Quatre ans.

—Qu'est-ce qui le soigne ?

—C'est un docteur qui lui donne des petits grains blancs, tout petits, dans beaucoup d'eau.

—Ah ! très bien, fait-il en souriant, et bien ! ne vous désolés pas.

Et tout en disant cela, il enlève son tablier, fiche sa calotte sur une chaise, et se met à écrire un mot.

—Courez vite porter cette lettre chez le Docteur, voilà son adresse. Où demeurez-vous ? je prends ma trousse et je vous suis.

—Ah ! que vous êtes bon, mon cher monsieur ; je l'aurais embrassé.

—Vous êtes bavard, vous ! allons filez, mon ami et rondement.

Je cours chez le docteur avec ma lettre ; il dinait en ville. Je dis à la servante qui tenait la porte entrebaillée :

—Eh bien ! Où dîne-t-il votre maître ?

—Je n'en sais rien, répondit-elle tout net en repoussant la porte.

Alors je sens la colère qui me monte ; j'avais toujours devant moi l'enfant. Je pousse la porte et j'entre dans l'antichambre.

—C'est pas tout cela ; je viens de la part d'un clerc-médecin de son hôpital, et vous allez me dire où votre maître dîne et tout de suite.

Je n'avais pas l'air de plaisanter, à ce qu'il paraît, car elle m'a dit l'adresse en ajoutant :

—Maintenant, laissez-moi tranquille et fermez votre porte.

Je prends mes jambes à mon cou et j'arrive où dinait le Docteur.

Un vieux domestique m'arrête dans l'antichambre.

—Où donc allez-vous, dites-donc ?

—Je veux parler au docteur ; il faut absolument que je lui parle ; prévenez-le je vous en supplie.

Le vieux me regarde, et puis doucement il me dit :

—Asseyez-vous là un instant : puisque cela est si pressé, je vais voir s'il y a moyen.

Je ne sais pourquoi, mais en me trouvant là assis au milieu de tous ces domestiques qui portaient des plateaux, je sentis qu'il me tombait des yeux de grosses larmes, et impossible de les arrêter.

Au bout d'un instant un gros monsieur en cravate blanche arriva dans l'antichambre.

—Où est-il donc, cet homme qui me demande ? dit-il d'une grosse voix bourrue.

Il m'aperçut tout de suite dans un coin, et compris que j'étais malheureux, car, après m'avoir examiné un instant, il ouvrit la lettre que je lui tendais et me dit d'une voix si douce et si bonne. Ah ! le brave homme ! il me dit :

—Rentrez chez vous, mon garçon, j'y vais ! du courage ! j'y vais, j'y vais.

—Mon mari avait à peine achevé de me raconter cela, poursuivit la bonne Louise, que j'entendis monter dans l'escalier. C'était le Docteur, c'était le bon Dieu !

Eh bien ! savez-vous ce qu'il vous dit, en entrant, et d'une voix à tout briser encore !

—Que le bon Dieu vous bénisse ! j'ai failli me casser le cou dans votre escalier. Où est-il votre enfant ?

—Le voilà mon bon, mon cher monsieur le docteur !

Je ne savais comment l'appeler, je voyais sous son manteau sa cravate blanche.

Il ota son pardessus, son chapeau, et s'approchant de mon enfant, il le retourna avec tant d'adresse et de douceur qu'une mère n'aurait su mieux faire ; il appuya sa tête contre le dos et contre la poitrine. Je le regardais pour tâcher de lire dans ses yeux, mais je n'y voyais pas grand chose, parce que ces hommes-là prennent l'habitude d'être sensibles en dedans.

—Nous allons l'opérer ; il est temps dit-il.

A ce moment son clerc entra dans la chambre, il s'approcha du docteur et murmura :

—Vous ne m'en voulez pas, monsieur, de vous avoir dérangé ?

—Je t'en veux de ne pas m'avoir dérangé plus tôt. Prépare ce qu'il faut.

Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, je ferais mieux de travailler.

—Continuez donc, ma bonne Louise, continuez.

—Eh bien ! figurez-vous, Mademoiselle Adèle, que ces deux hommes, qui n'étaient nos parents, ni nos amis, ont préparé tout eux-mêmes. Pendant que mon mari allait emprunter des lampes dans la maison, le gros docteur fixait avec des cordes un matelas sur la table, tandis que son élève disposait en rang les petits couteaux. Il faut avoir passé par là pour comprendre ce qu'on éprouve quand on a là son enfant sur ses genoux et qu'on se dit : On va lui enfoncer tout cela dans le corps ; et si leur main n'est pas bien sûre, ils ne le tueront.

Quand tout fut prêt, le docteur ota sa cravate, prit mon enfant de mes bras et le coucha sur le matelas, au milieu des lampes, et puis il dit à mon pauvre homme :

—Vous allez lui tenir la tête, votre femme tiendra les pieds, et Joseph me passera les instruments. Tu as une petite canule, mon enfant ?

—Oui, monsieur.

Mon mari était pâle comme un mouchoir ; je le vis s'approcher du pauvre petit. Sa main tremblait si fort que j'eus peur. Je dis au docteur :

—Mon bon monsieur, laissez-moi tenir la tête je vous en prie !

—Et si vous tremblez ma pauvre femme ?

—Laissez-moi, je vous en prie !

—Eh bien ! c'est entendu.

Il ajouta en me souriant d'une bonne façon : —Je te le sauverai ton galopin, ma fille ; tu as du cœur et tu le mérites bien.

Et il me l'a sauvé le cher digne homme ! Il me l'a sauvé comme s'il me l'avait repêché du fond de la rivière.

—Et vous n'avez pas tremblé, ma bonne Louise ?

—Bien sûr, puisque j'aurais fait tuer mon garçon !

—Comment avez-vous pu faire pour ne pas trembler ?

—Dame, je ne sais pas ; je me suis raidie. Quand il faut, il faut.

—Et vous avez vu tous les détails de l'opération ?

—Si bien que j'en rêve encore de temps en temps. Son pauvre cou fendu, et les veines que M. Joseph écartait avec ses doigts, et la canule en argent qu'on a poussée dans l'ouverture, et tout, et tout !... et la figure du pauvre petit qui changeait à mesure que l'air entra dans sa pauvre poitrine. Imaginez une lampe qui s'éteint, et dans laquelle on verse de l'huile, eh bien ! c'était tout pareil. On l'avait posé là, violet, mourant, l'œil éteint, et je retrouvais mon chéri pâle, les lèvres blanches, mais le regard animé et respirant le bon air.

—Embrasse-le ma fille, me dit le docteur, et va le coucher dans son lit ; tu lui tiendras une petite cravate légère devant la canule ; au surplus Joseph va passer la nuit avec vous ; n'est-ce pas, mon enfant, tu vas passer la nuit ? Je viendrai demain matin avant l'hôpital. Allons, ça va bien, très bien.

Il remit sa cravate, son pardessus, et comme il s'en allait en donnant la main à mon pauvre homme, je pris son autre main et je l'embrassai. C'est peut-être bête ; mais je n'avais pas eu le temps de calculer.

Le lendemain, il arriva à huit heures et demie du matin, toujours frais et rasé.

Il me parut encore plus gros que la veille, et ça s'explique : il apportait quatre bouteilles de vieux bordeaux, deux dans ses poches et deux sous son bras.

—Il faut qu'il boive de cela, le galopin, tout a bien marché cette nuit ?

—Oui monsieur, répondit M. Joseph, admirablement.

C'est pas tout cela, mais pendant toute la semaine ils venaient presque tous les jours. Et quand j'entendais la voiture rouler comme un tonnerre dans notre pauvre petite rue et s'arrêter devant la porte, je me disais :

Comment ferons-nous, mon Dieu pour les payer ? Nous avions demandé à droite, à gauche, et nous avions su que le docteur soignait la haute aristocratie et demandait toujours des louis et des louis.

Nous avions quelques vingt piastres à la caisse

d'épargnes, mais je pensais : " S'il me demande le double ou le triple ? " Vous comprenez, que faire ? j'en étais malade. Un matin que mon mari était là, je pris mon courage à deux mains et je dis :

—Monsieur le Dr., vous avez été bon trop bon pour nous ; vous avez sauvé la vie à mon garçon.

—Quant à cela, tu peux t'en vanter, ma fille ! mais c'est mon métier de couper le cou à ces galopins là.

—Pas de ceux qui demeurent en haut près du grenier.

—Comment pas ceux-là ! qu'est-ce que tu nous chantes ? Ceux-là avant les autres nom d'un petit bonhomme ! — Il disait souvent ce mot-là — avant les autres parce qu'ils en ont plus besoin.

—Je devine bien que vous avez bon cœur, monsieur le Dr., mais ça ne fait rien, je maintenant que le petit est guéri Nous voudrions bien nous ne sommes pas riches mais enfin

Je sentais que j'étais rouge comme un coq, et plus je cherchais à en sortir, moins je trouvais la porte.

—Vous voulez me payer. Voyons, dis le donc tout de suite ? Eh bien ! tu ne dois rien du tout, là, es-tu contente ?

—Oh ! par exemple, monsieur le Dr., nous ne pouvons pas nous ne pouvons pas.

—Laissez-nous faire ce que nous pourrions, mon bon cher monsieur, disait mon mari.

—Au fait, je ne veux pas vous blesser, mes enfants. Vous voulez me payer, eh bien ! payez-moi ! c'est dix piastres. Fichez-moi la paix. [Il était si drôle quand il faisait semblant de se mettre en colère. — Fichez-moi la paix ! enrégés que vous êtes ! c'est dix piastres et pas des trente sous, tout du papier Dimanche prochain tu habilleras ton galopin, et vous vous tiendrez prêts pour midi. Il faut que ce garçon prenne l'air et aille faire un tour de montagne en voiture ; on viendra vous prendre.

—Mais vous êtes donc bon comme le bon Dieu ! monsieur le Dr.

—Un peu de silence ! si ça t'est égal après la promenade, vous monterez me dire bonjour et le bambin m'apportera son argent. C'est entendu.

Eh bien ! mademoiselle, ajouta Louise, le soir de ce jour-là nous recevions encore un panier de vin de Bordeaux, quoique nous en avions eu quatre bouteilles. Quel homme ! dites ? Aussi, voyez-vous demain matin le docteur aurait besoin de mon bras droit, que je lui dirais tout de suite : mais coupez donc.

Dix piastres ! dix piastres ! ça n'était pas la vingtième partie de ce que nous lui devions ; mais c'était pour ne pas nous humilier. Aussi quand j'ai vu cela, j'ai voulu lui faire plaisir. J'ai acheté de la toile tout ce que j'ai trouvé de plus beau en toile, et je lui ai fait une douzaine de chemise.

—Mais comment avez-vous pu lui prendre mesure ? fis-je remarquer.

—Ah ! c'est ce qui m'a donné le plus de peine, mais je suis entêté quand je veux quelque chose. J'ai été trouver sa servante que je connaissais, je lui ai dit que le docteur m'avait dit de m'entendre avec sa blanchisseuse pour raccommoder son linge. Quand j'ai su où demeurait la blanchisseuse, j'ai été lui dire que le docteur m'avait commandé des chemises semblables à celles qu'elle avait ; alors j'ai bien pris mes mesures : j'ai taillé un patron pour le col et les devants, les poignets, les épaulettes et tout, et voilà.

J'étais pourtant bien pressée par l'ouvrage à cette époque là, mais je travaillais la nuit ; j'ai fait les douze chemises la nuit. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que cela me faisait plaisir. Je me disais tout bas :

—Ah ! tu ne veux pas te faire payer, endiable, et bien, tu ne m'empêcheras pas de passer des nuits pour toi, et je travaillais ah, donc, il fallait voir ! . . .

Vous comprenez que c'était piqué dans la perfection ! D'ailleurs vous savez comme je pique, quand je veux piquer.

Mais je bavarde, et le corsage de madame, ne se fait guère. Nous disons donc qu'il faut poser cette ruche.

VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAC

(Suite)

IV—*Différentes inventions de l'auteur pour plaire au roi et à la reine.—Le roi s'informe de l'état de l'Europe, dont l'auteur lui donne la relation—Les observations du roi sur cet article.*

J'avais coutume de me rendre au lever du roi une ou deux fois par semaine, et je m'y étais trouvé souvent lorsqu'on le rasait ; ce qui, au commencement, me faisait trembler, le rasoir du barbier étant près de deux fois plus long qu'une faux. Sa Majesté, selon l'usage du pays, n'était rasé que deux fois par semaine. Je demandai une fois au barbier quelques poils de la barbe de Sa Majesté. M'en ayant fait présent, je pris un petit morceau de bois, et y ayant fait plusieurs trous à une distance égale avec une aiguille, j'y attachai les poils si adroitement, que je m'en fis un peigne, ce qui me fut d'un grand secours, le mien étant rompu et devenu presque inutile, et n'ayant trouvé dans le pays aucun ouvrier capable de m'en faire un autre.

Je me souviens d'un amusement que je me procurai vers le même temps. Je priai une des femmes de chambre de la reine de recueillir les cheveux fins qui tombaient de la tête de Sa Majesté, quand on la peignait, et de me les donner. J'en amassai une quantité considérable, et alors, prenant conseil de l'ébéniste qui avait reçu ordre de faire tous les petits ouvrages que je lui demandais, je lui donnai des instructions pour me faire deux fauteuils de la grandeur de ceux qui se trouvaient dans ma boîte, et de les percer de plusieurs trous avec une alêne fine. Quand les pieds, les bras, les barres et les dossiers des fauteuils furent prêts, je composai le fond avec les cheveux de la reine, que je passai dans les trous, et j'en fis des fauteuils semblables aux fauteuils de canne dont nous nous servons en Angleterre. J'eus l'honneur d'en faire présent à la reine, qui les mit dans une armoire comme une curiosité.

Elle voulut un jour me faire asseoir dans un de ces fauteuils ; mais je m'en excusai, protestant que je n'étais pas assez téméraire et assez insolent pour employer en guise de siège de respectables cheveux qui avaient autrefois orné la tête de Sa Majesté. Comme j'avais du génie pour la mécanique, je fis ensuite de ces cheveux une petite bourse très bien taillée, longue environ de deux aunes, avec le nom de Sa Majesté tissu en lettres d'or, que je donnai à *Glumdalclitch*, du consentement de la reine.

Le roi, qui aimait la musique, avait très souvent des concerts, auxquels j'assistais placé dans ma boîte ; mais le bruit était si grand, que je ne pouvais guère distinguer les accords ; je suis sûr qu'un canon placé près des oreilles, n'aurait pu égaler ce bruit. J'avais l'habitude de faire placer ma boîte loin de l'endroit où étaient les acteurs du concert, de fermer les portes et les fenêtres de ma boîte et de tirer les rideaux de mes fenêtres ; avec ces précautions, je ne trouvais pas leur musique désagréable.

J'avais appris, pendant ma jeunesse, à jouer du clavecin. *Glumdalclitch* en avait un dans sa chambre, où un maître se rendait deux fois la semaine pour lui montrer. La fantaisie me prit un jour de régaler le roi et la reine d'un air anglais sur cet instrument ; mais cela me parut extrêmement difficile, car le clavecin était long de près de soixante pieds, et les touches larges environ d'un pied ; de telle sorte qu'avec mes deux bras bien étendus, je ne pouvais atteindre plus de cinq touches, et de plus, pour tirer un son, il me fallait toucher à grands coup de poing. Voici le moyen dont je m'avais ; j'accommodai deux bâtons de peau de souris pour ménager les touches et le son de l'instrument ; je plaçai un banc vis-à-vis, sur lequel je montai, et alors je me mis à courir avec toute la vitesse et l'agilité imaginables sur cet espèce d'échafaud, frappant ça et là le clavier avec mes deux bâtons de toute ma force, en sorte que je vins à bout de jouer une gigue anglaise, à la grande satisfaction de leurs Majestés ; mais il faut avouer que ne fis jamais d'exercice plus violent et plus pénible.

Le roi qui, comme je l'ai dit, était un prince plein d'esprit, ordonnait souvent de m'apporter dans ma boîte et de me mettre sur la table de son cabinet. Alors il me commandait de tirer une de mes chaises hors de la boîte, et de m'asseoir de sorte que je fusse au niveau de son visage. De cette manière, j'eus plusieurs conférences avec lui. Un jour, je pris la liberté de dire à Sa Majesté que le mépris qu'elle avait conçu pour l'Europe et pour le reste du monde était injuste ; que la raison était indépendante de la grandeur du corps ; qu'au contraire, nous avions observé, dans notre pays, que les personnes de haute taille n'étaient pas ordinairement les plus ingénieuses ; que, parmi les animaux, les abeilles et les fourmis avaient la réputation d'avoir le plus d'industrie, d'artifice et de sagacité ; et enfin que, quelque peu de cas qu'il fit de ma figure, j'espérais, néanmoins, pouvois rendre de grands services à Sa Majesté. Le roi m'écouta avec attention, et commença à me regarder d'un autre oeil et à ne plus mesurer mon esprit par ma taille.

Il m'ordonna alors de lui faire une relation exacte du gouvernement d'Angleterre, parce que, quelque prévenus que les princes soient ordinairement en faveur de leurs maximes et de leurs usages, il serait bien aise de savoir s'il y avait en mon pays de quoi imiter. Imaginez vous, mon cher lecteur, combien je désirai alors avoir le génie et la langue de Démosthène et de Cicéron, pour être capable de peindre dignement l'Angleterre, ma patrie, et d'en tracer une idée sublime.

Je commençai par dire à Sa Majesté que nos Etats étaient composés de deux îles qui formaient trois puissants royaumes sous un seul souverain, sans compter nos colonies en Amérique. Je m'étendis fort sur la fertilité de notre terrain et sur la température de notre climat. Je décrivis ensuite la constitution du Parlement anglais, composé en partie d'un corps illustre appelé *la Chambre des pairs*, personnages du sang le plus noble, anciens possesseurs et seigneurs des plus belles terres du Royaume. Je représentai l'extrême soin qu'on prenait de leur éducation par rapport aux sciences et aux armes, pour les rendre capables d'être conseillers-nés du royaume, d'avoir part dans l'administration du gouvernement, d'être membres de la plus haute cour de justice dont il n'y avait point d'appel, et d'être les défenseurs zélés de leur prince et de leur patrie, par la valeur, leur conduite et leur fidélité ; que ces seigneurs étaient l'ornement et la sûreté du royaume, digne successeurs de leurs ancêtres, dont les honneurs avaient été la récompense d'une vertu insigne, et qu'on avait jamais vu leur postérité dégénérer ; qu'à ces seigneurs étaient joints plusieurs saintshommes, qui avaient une place parmi eux sous le titre d'*évêques*, dont la charge particulière était de veiller sur la religion et sur ceux qui la prêchent au peuple ; qu'on cherchait et qu'on choisissait dans le clergé les plus saints et les plus savants hommes pour les revêtir de cette dignité éminente.

J'ajoutai que l'autre partie du Parlement était une assemblée respectable, nommée *la Chambre des communes*, composée de nobles choisis librement, et députés par le peuple même, seulement à cause de leurs lumières, de leurs talents et de leur amour pour la patrie, afin de représenter la sagesse de toute la nation. Je dis que ces deux corps formaient la plus auguste assemblée de l'univers, qui, de concert avec le prince, disposait de tout et réglait en quelque sorte, la destinée de tous les peuples de l'Europe.

Ensuite je descendis aux cours de justice, où étaient assis de vénérables interprètes de la loi, qui décidaient sur les différentes contestations des particuliers, qui punissaient le crime et protégeaient l'innocence. Je ne manquai pas de parler de la sage et économique administration de nos finances, et de m'étendre sur la valeur et les exploits de nos guerriers de mer et de terre. Je supputai le nombre du peuple, en comptant combien il y avait de millions d'hommes de différentes religions et de différents partis politiques parmi nous. Je n'omis ni nos jeux, ni nos spectacles, ni aucune autre particularité que je crusse pouvois faire honneur à mon pays, et je finis par un petit récit historique des dernières révolutions d'Angleterre depuis environ cent ans.

Cette conversation dura cinq audiences dont chacune fut de plusieurs heures, et le roi écouta le tout avec une grande attention, écrivant l'extrait de presque tout ce que je disais, et marquant en même temps les questions qu'il avait dessein de me faire.

Quand j'eus achevé mes longs discours, Sa Majesté, dans une sixième audience, examinant ses extraits, me proposa plusieurs doutes et de fortes objections sur chaque article. Elle me demanda d'abord quels étaient les moyens ordinaires de cultiver l'esprit de notre jeune noblesse ; quelles mesures l'on prenait quand une maison noble venait à s'éteindre, ce qui devait arriver de temps en temps ; quelles qualités étaient nécessaires à ceux qui devaient être créés nouveaux pairs ; si le caprice du prince, une somme d'argent donnée à propos à une dame de la cour et à un favori, ou le dessein de fortifier un parti opposé au bien public, n'étaient jamais les motifs de ces promotions ; quel degré de science les pairs avaient dans les lois de leur pays, et comment ils devenaient capables de décider en dernier ressort des droits de leurs compatriotes ; s'ils étaient toujours exempts d'avarice et de préjugés ; si ces saints évêques dont j'avais parlé parvenaient toujours à ce haut rang par leur science dans les matières théologiques et par la sainteté de leur vie ; s'ils n'avaient jamais eu de faiblesse ; s'ils n'avaient jamais intrigué lorsqu'ils n'étaient que de simples ministres ; s'ils n'avaient pas été quelquefois les aumôniers d'un pair par le moyen duquel ils étaient parvenus à l'évêché, et si, dans ce cas, ils ne suivaient pas toujours aveuglément l'avis du pair et ne savaient pas sa passion ou son préjugé dans l'assemblée du Parlement.

Il voulut savoir comment on s'y prenait pour l'élection de ceux que j'avais appelés les *communes* ; si un inconnu, avec une bourse bien remplie d'or, ne pouvait pas quelquefois gagner le suffrage des électeurs à force d'argent, se faire préférer à leur propre seigneur ou aux plus considérables et aux plus distingués de la noblesse dans le voisinage ; pourquoï on avait une si violente passion d'être élu pour l'assemblée du Parlement, puisque cette élection était l'occasion d'une très grande dépense et ne rendait rien ; qu'il fallait donc que ces élus fussent des hommes d'un désintéressement parfait et d'une vertu éminente et héroïque, ou bien qu'ils comptassent être indemnisés et remboursés avec usure par le prince et par ses ministres, en leur sacrifiant le bien public. Sa Majesté me proposa sur cet article des difficultés insurmontables et que la prudence ne me permet pas de répéter.

Sur ce que je lui avais dit de nos *cours de justice*, Sa Majesté voulut être éclairée touchant plusieurs articles. J'étais assez en état de la satisfaire, ayant été autrefois presque ruiné par un long procès à la chancellerie, qui fut néanmoins jugé en ma faveur, et que je gagnai même avec les dépens. Il me demanda combien de temps on employait ordinairement à mettre une affaire en état d'être jugé ; s'ils en coutait beaucoup pour plaider ; si les avocats avaient la liberté de défendre des causes évidemment injustes ; si l'on n'avait jamais remarqué que l'esprit de parti et de religion eût fait pencher la balance ; si ces avocats avaient quelques connaissances des premiers principes et des lois générales de l'équité, ou s'il ne se contentaient pas de savoir les lois arbitraires et les coutumes locales du pays ; si eux et les juges avaient le droit d'interpréter à leur gré et de commenter les lois ; si les plaidoyers et les arrêts n'étaient pas quelquefois contraires les uns aux autres dans la même espèce.

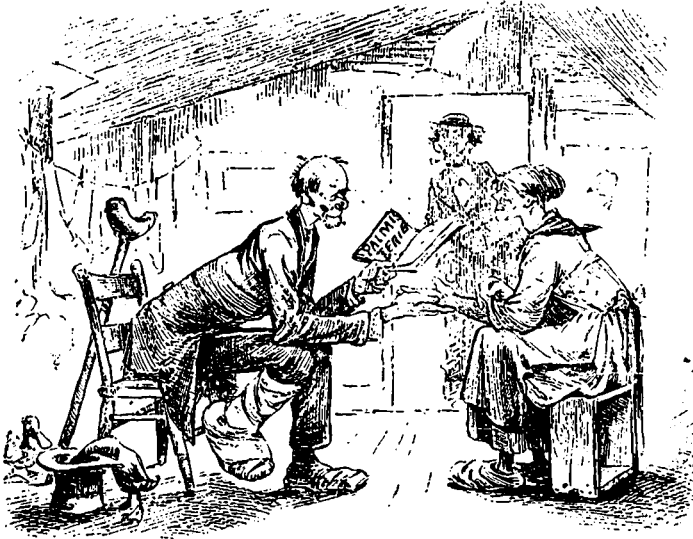
Ensuite, il s'attacha à me questionner sur l'administration des finances, et me dit qu'il croyait que je m'étais mépris sur cet article, parce que je n'avais fait monter les impôts qu'à cinq ou six millions par an ; que, cependant, la dépense de l'Etat allait beaucoup plus loin et excédait beaucoup la recette.

(A suivre.)

Missionnaire, (prêchant dans un chantier.)—Qu'est-ce donc, mes frères, qui vous pousse à tant boire ?

Un des hommes de chantier, (se réveillant à moitié gris.)—C'est la morue salée, mon père.

LA DERNIERE MANIERE DE TIRER L'HOROSCOPE



I

Clinchant (entrant subitement).—Tiens, le maître d'éc. . .
Madame Clinchant.—Monsieur Corneau a bien voulu, John, lire ma main pour tirer mon horoscope. C'est la dernière mode.



II

Clinchant.—Si c'est la mode, il pourrait peut-être bien me lire les pieds pendant qu'il est après.

L'ART D'ETRE BELLE

DES ONGLES ET DES SOINS A LEUR DONNER

La beauté des ongles consiste avant tout dans leur exquise propreté, puis dans leur transparence, dans leur forme, dans leur nuance rosée et enfin dans leur brillant.

Il est rare de réunir toutes ces qualités ; cependant cela existe, mais c'est l'exception. Il faut donc y remédier par les soins et les cosmétiques.

Contrairement à ce que pensent beaucoup de personnes, les ongles doivent être courts, ils doivent dépasser de fort peu la pulpe des doigts. Les ongles longs sont en général mal portés. C'est un signe de malpropreté, lorsqu'ils sont mal soignés et une preuve de mauvais goût, quand ils sont bien entretenus. Les ongles courts, c'est-à-dire bordant la pulpe des doigts ou la dépassant de bien peu sont très faciles à nettoyer. Il faut bien se garder de se servir pour cela d'un canif, d'un objet pointu, d'une lime ou de toute autre chose à pointe. Non seulement on nettoie l'ongle d'une manière imparfaite, mais encore on le raye intérieurement, sans compter qu'on s'expose à le déchausser en introduisant cette pointe entre la chair et l'ongle.

Voici comment on doit procéder pour la toilette des ongles : Les nettoyer soigneusement à l'aide d'une brosse au moins deux fois par jour en se lavant les mains, en ayant soin d'ajouter quelques gouttes d'ammoniaque dans l'eau.

La brosse à ongles doit être assez dure, large et longue. Le manche est inutile. Quand elle est remplie de savon, on brosse les ongles jusqu'à ce qu'ils soient d'une propreté parfaite. Puis, quand les mains sont bien séchées à l'aide d'une serviette, on passe les ongles à la lime.

Des ongles bien entretenus n'ont jamais besoin d'être coupés. Il suffit de les limer très légèrement tous les jours en faisant sa toilette. La portion libre des ongles doit être arrondie tout autour, notamment sur les côtés pour que l'ongle se détache bien de la chair. C'est pour cela qu'il est utile de se servir de la lime tous les jours. Les très grandes limes anglaises ou genre anglais sont les meilleures. Il est bien entendu qu'on ne doit jamais se servir du côté pointu de la lime pour gratter les ongles.

Il est important que la circonférence de l'ongle qui se trouve encadrée dans les chairs soit intacte. Si la pellicule se détache par place, il ne faut pas la couper, mais il faut la repousser sur le doigt à l'aide d'un instrument demi-rond, afin d'égaliser le contour de l'ongle.

Je conseille également de ne jamais couper les petites peaux des doigts, à moins que ce soit une

envie par trop douloureuse, auquel cas il faudrait couper le surplus de la petite peau et appliquer un peu de collodion, remède bien préférable au papier Fayard. Il est du reste bien rare que les ongles soignés aient à souffrir de ces inconvénients.

Quand les ongles seront lavés, brossés et limés, on prendra un peu d'huile rosat sur le bout des doigts et on les frictionnera assez vigoureusement. Cette friction a pour but de les rendre souples et d'éviter justement que les chairs qui bordent l'ongle se dessèchent. On les essuiera ensuite avec une serviette et on les polira.

Cette petite opération du polissage s'exécute à l'aide d'un morceau de peau de chamois, de Saxe ou de tout autre morceau de peau. Les vieux gants de Suède et les gants ordinaires, en les employant du côté non glacé, sont excellents pour cet usage et valent mieux que tous les polissoirs du monde. On coupe le morceau de peau en carré, puis on l'imprègne de poudre à polir les ongles et on frotte vigoureusement les ongles jusqu'à ce qu'on obtienne ce brillant et ce poli parfait si appréciés des gens soignés.

On termine la toilette des ongles en passant légèrement dessus, ainsi qu'au bout des doigts, une éponge humectée de Bloom-Roses ou de toute autre préparation rouge destinée à donner aux ongles et au bout des doigts une couleur rosée qui fasse ressortir d'autant mieux la blancheur de la main.

Le citron a la propriété de donner de la transparence aux ongles, mais il a le grave inconvénient de dessécher la pellicule qui leur sert d'encadrement. Le vinaigre de roses, préparation analogue au Bloom-Roses, a le même défaut.

Il faut donc se servir de citron environ deux fois par semaine, et lorsque les mains et les doigts sont tachés par des fruits, des noix ou toute autre chose qui ne s'en va pas avec l'eau pure ou du savon.

Les petites taches blanches appelées mensonges proviennent de la perte partielle de la transparence de l'ongle et il n'existe pas de moyens qui les fassent disparaître. Il faut attendre patiemment que l'ongle ait repoussé. Cela arrive rarement aux ongles bien tenus.

Non seulement la bordure de l'ongle doit être intacte, mais il faut s'arranger pour que la lunule le cercle blanc qui se trouve au pied de l'ongle, se détache nettement. Si elle disparaît sous la pellicule, il faut repousser cette dernière comme je l'ai indiqué déjà pour la peau avec un instrument comme le côté non pointu de la lime, s'il n'est pas trop affilé cependant.

Je ne parlerai pas des remèdes à employer contre les bourrelets qui viennent aux personnes qui ont la déplorable habitude de se ronger les

ongles ou de les couper tellement courts que l'ongle se trouve complètement déformé.

La guérison des infirmités qui viennent de ces défauts ne peut être opérée que si la cause n'existe plus ; par conséquent il faut se corriger d'abord et se soigner ensuite.

Cependant je dirai qu'on emploie souvent des bandelettes de diachylon pour la répression des bourrelets, mais cela n'empêche pas l'ongle de repousser inégal et aplati.

Les personnes dont les ongles sont très secs et qui ne peuvent les porter assez longs, parce qu'ils se cassent constamment, feront bien de combattre cet inconvénient par des frictions avec un corps gras sur l'ongle et sur la peau qui l'entoure.

La pommade de goudron appliquée sur les ongles avant de se coucher est excellente pour prévenir cette incommodité, ainsi que des infusions chaudes de romarin dans lesquelles on se lave les mains le matin.

Voici différentes recettes pour entretenir la beauté, la transparence et le poli des ongles.

Poudre pour polir les ongles

Cinabre 25 grammes
 Emeri porphyrisé 25 "

Mélangez.

Huile Rosat pour les ongles

Huile d'amandes amères . . . 4 grammes
 Rouge en liqueur 2 "

Mélangez le tout soigneusement.

Poudre pour polir les ongles

Acide stannique lavé . . . 6 grammes
 Essence de bergamote . . . 2 "
 Carmin 2 "

Mélangez et mettez en boîte.

Pommade pour rendre les ongles fermes

Mélangez la moitié d'un jaune d'œuf avec

Cire vierge 1 gramme
 Huile d'amande amère . . . 2 "

Mélangez et mettez en pot.

Eau d'Aurore pour colorer les ongles

Rouge en liqueur ou Bloom
 of Roses 4 grammes
 Eau 3 "
 Acide sulfurique 2 "

Eau pour colorer les ongles

Eau 5 grammes
 Teinture de Myrrhe 3 "
 Essence de verveine 2 "

(A suivre.)

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

XIV

Le septième jour de leur arrestation, Legoff et de Morvan arrivèrent, à la tombée de la nuit, au fort du Mont-Saint-Michel.

Aucun incident digne de remarque ne signala ce long et ennuyeux voyage pendant lequel Legoff se montra d'une égalité et d'une douceur de caractère qui charmèrent l'officier ; de Morvan, absorbé par son amour pour Nativa, garda presque constamment le silence.

Un mois, un mois tout entier se passa sans amener aucun changement dans la position des deux prisonniers.

Pendant ce siècle, — car on sait combien les heures de captivité se traînent lentement et paraissent interminables, — Legoff ne sortit pas un seul instant de son inaltérable sérénité.

Le trente-deuxième jour de la captivité des deux amis, le geôlier, après avoir renvoyé ses aides qui avaient apporté le dîner, resta seul avec ses prisonniers.

— Baron, dit-il à Legoff, j'ai appris que vous étiez extrêmement riche et fort généreux. S'il m'était donné de compter sur votre discrétion, je vous procurerais peut-être un vif plaisir.

— Quel plaisir, mon ami ?

— Je vous remettrais un billet que j'ai reçu pour vous... de votre maîtresse, sans doute !

— Ah ! tu as reçu un billet pour moi, répéta le boucanier avec une parfaite indifférence : eh bien ! mon garçon, il faut porter tout de suite ce billet au gouverneur de la prison... cela te fera bien noter et servira à ton avancement !

— Tiens ! dit le geôlier, je ne me serais jamais attendu à cette réponse ! Au fait ! c'est une idée... Je m'en vais de ce pas chez M. le gouverneur.

— Va, mon garçon et bonne chance !

Le geôlier, évidemment dépité, se dirigea vers la porte : mais, au moment de l'ouvrir, il parut se raviser, et revenant vers Legoff :

— Il ne m'est plus possible d'aller trouver M. le gouverneur, dit-il, car il me demanderait pourquoi j'ai gardé si longtemps ce billet sans l'avertir, et au lieu de me récompenser, il me retirerait ma place.

— Tu as donc ce billet depuis longtemps !

— Depuis hier soir, répondit le geôlier.

— Tu as eu tort d'attendre jusqu'à présent pour accomplir ton devoir, mon garçon...

— Dame ! monsieur le baron, je comptais, je dois vous l'avouer, sur votre générosité...

— De façon que c'est à la bonne opinion que tu as de moi, que tu dois d'avoir perdu l'occasion de faire valoir ton zèle ! Allons, en conscience, tu mérites un dédommagement ! Tiens, voici dix pistoles d'or !...

— Et voici le billet ! dit le geôlier. Seulement, je vous prierai, une fois que vous en aurez pris connaissance, de le déchirer, ou mieux encore, de le brûler...

— Inutile, mon ami, je ne tiens nullement à lire ce billet : emporte-le, tu le détruiras toi-même ? Je n'ai qu'à me louer de tes prévenances, et pour rien au monde, je ne voudrais te compromettre...

— Ainsi, monsieur le baron, il faut que je vous rende vos dix pistoles ?

Au fait, tu as raison. Tu peux accepter le

prix d'un marché, mais ta délicatesse te défend de recevoir une aumône. Donne-moi ce billet.

Le boucanier décacheta le billet, plié de façon à pouvoir le tenir dans le creux d'une main, jeta les yeux dessus, sourit en haussant les épaules d'un air de pitié, et se mit à le déchirer en morceau impondérables !

— Ma maîtresse qui m'écrira, et qui m'écrira en chiffres, pour m'assurer qu'elle m'est fidèle ! C'était bien la peine de prendre tant de précautions et de déployer tant de mystère ! La première fois que l'on te priera encore, — si cela se représente, — de te charger d'un nouveau billet pour moi, tu refuseras, mon ami, entends-tu, dit Legoff au geôlier, je n'ai que faire de pareilles fadaïses.

— C'est bien, monsieur, répondit le geôlier en s'en allant d'un air maussade, je refuserai.

— Louis, s'écria Legoff lorsqu'il eût entendu les portes se refermer et que le bruit des pas du porte-clefs fut perdu dans le lointain, Louis, ton serviteur Alain est un brave garçon ; il a fidèlement averti l'armateur Cointo... Un navire nous attend... A présent, à l'œuvre ! Avant quinze jours, il faut que nous soyons morts ou libres.

A cette déclaration de son compagnon de captivité, de Morvan ne put retenir un cri de joie.

— Ah ! je comprends maintenant votre apparente résignation, qui me paraissait si inexplicable, lui dit-il ; vous attendiez !...

— Oui, mon cher Louis, j'attendais, et quoique chaque minute qui s'écoulait fit à mon cœur une cruelle blessure, je restais calme afin de ne pas augmenter votre découragement par la vue de mes souffrances. A présent que nous possédons des intelligences au dehors, et un refuge assuré en cas d'évasion, c'est avec une ardeur sans pareille que je m'associerai à vos espérances et à vos travaux.

— Avant tout, une question, cher Legoff, dit le jeune homme en interrompant le boucanier : pourquoi tout à l'heure ne vouliez-vous donc pas prendre connaissance de ce billet dont le contenu était pour nous d'une si grande importance ?

— Je tenais à éclairer un doute et à confirmer un soupçon. Depuis longtemps déjà, j'ai remarqué l'obséquieuse et suspecte complaisance de notre geôlier ; cet homme, dès qu'il franchit le seuil de notre prison, se compose un maintien, s'affuble d'un masque cesse en un mot d'être lui. Je ne sais quelles sont ses intentions, mais à coup sûr il en a de mauvaises. Observez comme son regard errant et inquiet craint de rencontrer les nôtres ! comme parfois il se trouble ! Pour en revenir à votre question, j'ai pensé, et l'événement m'a donné raison, que cet homme avait un intérêt à me faire lire ce billet. A présent quel est cet intérêt, je l'ignore !...

— Mon Dieu, un intérêt bien simple, cher Legoff, celui de gagner quelques pistoles !

— Je ne le crois pas. Un geôlier ne s'expose pas pour si peu, non-seulement à perdre sa place, mais encore à encourir une punition sévère ! Il y a dans ceci un mystère qui m'échappe encore. Maintenant vous voilà prévenu, observez les faits et gestes de notre gardien. La première fois qu'il reviendra, je commencerai sur lui mes expériences.

Les deux compagnons de captivité se mirent, après cette conversation, à minutieusement examiner l'intérieur de leur cachot : cet examen fut vite terminé et leur donna peu de peine.

L'endroit où ils étaient enfermés se composait de quatre murs en pierre de taille, d'une fenêtre étroite, garnie de lourds barreaux en fer, et élevée de vingt pieds environ au-dessus du sol.

Legoff, après avoir réfléchi un moment,

allait faire part à de Morvan de ses projets, lorsque le geôlier, — quoique cette heure ne fût pas celle de sa visite, — entra dans le cachot.

— Monsieur le baron, dit-il à Legoff, le monde s'imagine que les employés des prisons sont des gens sans entrailles et au cœur de bronze ; la démarche que je fais près de vous prouve le contraire. J'accours, au nom de ma pauvre femme malade, vous remercier de vos dix pistoles ; cet argent lui a apporté un extrême secours, elle me charge de vous assurer qu'elle vous sera reconnaissante toute sa vie de votre bienfait, et que chaque jour elle priera Dieu pour vous...

— La femme a tort d'attacher tant d'importance à un si minime cadeau.

— Pour des misérables comme nous, — car nous avons quatre enfants que ma place nourrit à peine, — dix pistoles, sont une fortune, monsieur le baron !...

— Que ne m'as-tu prévenu plus tôt de ta gêne, je me serais fait un plaisir de te venir en aide.

— Ah ! voyez-vous, monsieur le baron, c'est que, tout gueux que je suis, j'ai ma fierté, moi ! Puisque le roi me laisse exposé aux tortures de la faim, eh bien ! tant pis pour son service ! Je ne demande pas mieux que de le trahir, mais je ne veux pas recevoir d'aumône !...

— Diable ! sais-tu, mon ami, que c'est fort grave ce que tu dis là !

— Je dis ce que je pense, monsieur le baron, répondit le geôlier d'un air embarrassé.

— Ne trouvez-vous pas, chevalier, reprit Legoff en s'adressant à de Morvan, que c'est notre liberté, ni plus ni moins qu'on nous offre ?

— Eh bien ! oui, s'écria le geôlier avec force, c'est votre liberté !... La faim qui fait sortir le loup des bois rend l'honnête homme sourd à la voix du devoir ! Et puis, là, franchement, la main sur la conscience, je serais heureux, monsieur le baron, de pouvoir vous prouver ma reconnaissance !...

De Morvan, dont le cœur battait avec violence, allait prendre la parole, lorsque Legoff le prévint.

— Mon ami, dit-il au geôlier, je te remercie bien sincèrement de tes bonnes intentions à notre égard, et je dois répondre à ta confiance par un aveu : je suis beaucoup moins riche qu'on ne le croit généralement, et je serais fort en peine pour me procurer la somme sur laquelle tu comptes sans doute !

— Mais je n'ai point fixé aucune somme, monsieur le baron.

— C'est vrai, seulement, comme notre évasion te forcerait à t'expatrier, il est naturel que tu te montres exigeant. Or, je te le répète, je ne suis pas assez riche pour accueillir et satisfaire tes justes prétentions, je dois donc, quelque vif que soit mon désir de recouvrer ma liberté, repousser tes offres !...

— Mon Dieu, monsieur le baron, répondit le geôlier d'un air contrarié, rien ne prouve que votre évasion me ferait destituer ! Tous les jours des prisonniers se sauvent !... Enfin, de quelle somme disposez-vous ?...

— J'ai honte de t'avouer cela, mon ami, mais mille livres présenteraient déjà pour moi un énorme sacrifice !...

— Mille livres ! c'est un bien joli denier ! s'écria le geôlier d'un air ravi.

— Ainsi tu consentirais pour quarante louis à nous faciliter des moyens d'évasion.

— Certes, monsieur le baron, savez-vous que mille livres, c'est ce que le roi me paie en quatre ans. Oui, mille fois oui, j'accepte ! Et tenez, pour commencer, voici une liasse que j'ai apportée avec moi, — car j'étais persuadé que nous finirions par nous entendre : — mettez-vous à l'ouvrage dès aujourd'hui sans plus tarder.

Le baron examina la lime ; elle était du meilleur acier.

—A présent, je vous quitte, messieurs, continua le géolier, car si mon absence se prolongeait, elle pourrait être remarquée. Demain nous reprendrons cette conversation, et nous conviendrons des autres détails. Dès que la nuit sera venue, commencez à scier les barreaux ; seulement travaillez avec précaution ; il y a justement une sentinelle placée au-dessous de la fenêtre de votre cachot.

—Que pensez-vous de tout ceci, Louis ? demanda le boucanier à de Morvan, une fois qu'ils furent seuls.

—Je pense, mon cher Legoff, que vous ne vous trompez jamais ! Il est à présent pour moi de toute évidence que ce géolier joue une comédie ; pour nous que devons-nous faire ?

Couper d'abord les barreaux de notre cage, dit Legoff. N'y gagnerions-nous que d'avoir un peu plus d'air et de soleil, notre temps ne serait pas perdu.

De Morvan approcha la table de la muraille, monta sur cette table, et offrant ses épaules à Legoff : — Commencez, baron, lui dit-il.

En deux bonds, le boucanier fut à son poste ; Legoff eût pu, pour l'agilité, jouer avec un tigre.

Le lendemain matin, lorsque le géolier apporta aux prisonniers leur déjeuner, deux barreaux de fer étaient déjà entamés d'une telle façon, qu'il suffirait d'un quart d'heure et de quelques coups de lime pour les détacher entièrement. La sentinelle n'avait entendu aucun bruit, ou du moins, si le bruit était parvenu jusqu'à son oreille, elle n'en avait pas deviné l'origine, car elle n'interrompit et ne troubla nullement de Morvan et Legoff dans leur travail.

—Mon ami, dit le boucanier en s'adressant au géolier, tu me parais être un si brave garçon et un si excellent cœur, que je me ferais un scrupule de te tromper ! Hier, excité par la pensée de reconquérir ma liberté, j'ai indignement abusé de ta confiance ! Je t'ai promis mille livres, n'est-ce pas ? Eh bien, en joignant mes ressources à celles du chevalier, il m'est impossible de réunir plus de vingt louis !

—Vingt louis ! répéta le géolier.

—Hélas ! pas davantage. Tu vois qu'il n'y a pas moyen de nous arranger ! Nous devons donc renoncer, le chevalier et moi, à tout espoir...

—Nullement, mon gentilhomme, répéta vivement le géolier. Votre délicatesse me touche jusqu'aux larmes, et il ne sera pas dit que je vous serai inférieur en générosité comme je vous le suis et naissance. Après tout, cinq cent livres représentent encore une somme énorme pour moi.

—Ainsi tu consentirais pour ce prix à nous aider dans notre évasion ?

—Voici ma réponse, dit le géolier en retirant d'un plat couvert une échelle de corde.

—Oh ! le joli travail ! s'écria Legoff. Quelle corde fine, serrée et soli le !...

Cette échelle est capable de supporter un poids de dix hommes, reprit le géolier. Allez, il n'y a pas de danger qu'elle casse. Quant à sa longueur, elle est de vingt pieds, c'est-à-dire environ trois ou quatre pieds de plus que la distance qui existe entre votre fenêtre et le sol... Avez-vous travaillé un peu cette nuit ?

—Nous avons frotté nos barreaux avec fureur, dit Legoff ; seulement, comme ils sont d'une qualité excellente et que nous avons peur d'éveiller l'attention de la sentinelle, nous n'avons pu en venir à bout. Il est probable que nous terminerons cette nuit notre besogne.

—Du courage, mes gentilshommes. Je me

sauve pour éviter de donner prise aux soupçons.

—Eh bien ! Louis, dit Legoff, j'espère que voilà un géolier au cœur sensible et d'un accommodant caractère. Il semble plus désireux que nous ne le sommes nous-mêmes de nous voir en liberté.

—Le fait est, baron, que tout cela est bien singulier. Vous avez mille fois raison : cet homme joue un rôle...

—Et nous tend un piège.

—Oui ; mais quel piège ?

—Parbleu ! c'est ce qu'il faudra bien que nous finissions par savoir. Attendons encore.

—Mais, baron, dit de Morvan, une chose qui m'étonne aussi beaucoup, c'est que l'armateur Cointo, au lieu de perdre un mois à fréter et à mettre un navire à vos ordres, n'ait pas plutôt songé à s'adresser à monsieur de Pontchartrain pour vous faire mettre en liberté. Lié comme vous paraissez l'être avec le puissant ministre, cette démarche eût suffi pour vous ouvrir les portes du fort Saint-Michel.

—Cointo connaît les hommes, mon cher Louis, et il sait que les puissants répondent presque toujours par l'ingratitude aux services qu'on leur rend. Qui me prouve que de Pontchartrain n'est pas justement l'auteur de mon arrestation ? Qui sait même encore si ma disgrâce ne vient pas de plus haut ? si la foudre tombée sur ma tête n'est pas partie des mains de Jupiter ?... J'ai obligé Louis XIV. Or qui m'assure que le grand roi, dans un moment de faiblesse, laissant prendre à son amour-propre le dessus sur son orgueil, n'aura pas trouvé trop lourd le souvenir des obligations qu'il me doit ?... Non, croyez-moi, Louis, il faut, pour notre indépendance et notre dignité, que nous ne devions notre liberté à personne, que nous ne la demandions qu'à notre énergie et à notre courage.

Le lendemain, le géolier vint de meilleure heure que de coutume.

—Voici des armes, mes gentilshommes, dit-il : deux paires de pistolets, nes munitions et deux poignards... tout ce que vous m'avez demandé... A demain !...

—A demain ! répondit Legoff.

Une fois le géolier parti, le boucanier et de Morvan s'emparèrent avidement des armes déposées sur la table et se mirent à les examiner avec une joyeuse et minutieuse attention.

—Voilà d'excellents canons, dit Legoff, voyons les ressorts des batteries... Parfaits... N'aurait-on pas coulé du plomb dans la lumière ?... Nullement... L'air y passe avec facilité... Et le poignard ? Magnifique lame, bien emmenché, bien en main... Essayons un peu la trempe.

Le boucanier plaça un écu sur la table et, levant le bras, frappa, sans avoir l'air de la regarder, la pièce de monnaie au beau milieu de sa circonférence. Le poignard traversa l'écu et entra d'un pouce dans la table de chêne.

De Morvan se livrait, de son côté aux mêmes expériences et obtenait un semblable résultat.

—Vrai Dieu ! dit Legoff, notre complice est bien le plus généreux et le plus magnifique géolier qui ait jamais existé ! Pour cinq cents livres, il nous donne en sus de notre liberté, des armes qui valent au plus bas prix cinquante louis. Ah ! j'ai oublié d'essayer la poudre.

Le boucanier amorça un pistolet et fit feu.

La poudre s'enflamma sans laisser de crasse.

—Allons, les munitions valent les armes, dit-il, elles sont de première qualité. Voilà donc, mon cher Louis, qui est bien convenu : demain nous livrerons la bataille ?... Elle sera peut-être un peu rude, mais bah ! j'en ai bien vu d'autres, et me voilà !...

—Devinez-vous à présent le piège dans lequel on veut et on compte nous faire tomber ? demanda le chevalier.

—Comment donc ! mais parfaitement. Ce piège justifie à mes yeux le grand roi ! C'est ce coquin de Dubois et ce sacrifiant de d'Aubigné qui doivent être les seuls coupables ! ils craignent sans doute que je ne parvienne à faire connaître à Louis XIV ma captivité ! Oui : ce doit être cela... Quant au piège qui nous est préparé, il se résuamera probablement en une patrouille que l'on placera sur notre chemin... une dizaine de soldats, ce n'est pas la peine d'en parler, cinq minutes nous suffiront pour les mettre en déroute ! Deux lions ne peuvent craindre une troupe de roquets ?...

XV

Il étaient six heures du soir : l'atmosphère était lourde et chargée d'électricité, le ciel sombre et couvert d'épais nuages.

Legoff et de Morvan, assis devant une table sur laquelle se voyaient les restes de leur dîner, étaient engagés dans une conversation sérieuse.

—Ainsi, voilà qui est bien convenu, bien arrêté, mon cher Louis, dit le boucanier : à minuit nous affectuerons notre évasion !

—Oui, à minuit, baron, répondit le jeune homme. Nos armes sont en bon état, le géolier nous a fourni un itinéraire exact, nous avons enlevé les barreaux de notre fenêtre ; nous sommes prêts !

Legoff réfléchit un moment, puis, reprenant la parole :

—Mon cher enfant, dit-il, j'ai une foi inébranlable en mon étoile, et je suis intimement convaincu que nous sortirons à notre honneur de cette entreprise. Cependant, comme je pourrais me tromper, comme les desseins de la Providence sont impénétrables et qu'il suffit parfois d'un grain de sable pour faire trébucher un géant et l'arrêter dans sa course, je veux, je dois vous apprendre qui je suis. Si la mort m'atteignait et que, plus heureux que moi, vous réussissiez à vous sauver, il faut au moins que vous sachiez le nom de l'homme qui vous laissera l'héritier de son immense fortune... Comte Louis, reprit Legoff en se levant, embrassez le frère de votre père, votre oncle le chevalier Renulf de Morvan.

A cette révélation si inattendue, le jeune homme troublé, ému jusqu'au fond du cœur, ne sut que balbutier :

—Quoi ! monsieur, vous êtes mon oncle Renulf, que je croyais mort !

—Oui, enfant ! je suis le frère de ton père. Embrasse-moi !

Le boucanier, ému autant que l'était Louis de Morvan, prit le jeune homme dans ses bras et le serra avec force sur sa poitrine.

—Commes tu ressembles à ton père, Louis ! lui dit-il en le regardant avec une ineffable expression de tendresse, Pauvre frère, que j'ai tant aimé !

Deux grosses larmes roulèrent le long des joues basanées du boucanier.

—Allons, enfant, reprit-il froidement, et comme s'il eût été honteux de sa faiblesse, à présent que tu sais qui je suis, tu dois avoir mille questions à m'adresser, des explications sans nombre à me demander. Assieds-toi à mes côtés et écoute-moi.

Le boucanier se recueillit un instant, et profitant de la stupéfaction de son neveu, il reprit la parole :

—Avant tout, Louis, je dois te prier de garder soigneusement le secret que je viens de te confier. Pour le monde, pour toi-même, je ne suis pas le chevalier Renulf de Morvan : je m'appelle Montbars ! Entends-tu, de Montbars le filibustier de Saint-Domingue !

—Ah ! mon oncle ! s'écria de Morvan, revenu un peu de sa surprise, pourquoi m'avoir laissé ignorer jusqu'à ce jour qu'il y avait sur la terre quelqu'un qui m'aimait ?

—Il le fallait, Louis ! Un homme ne devient fort qu'à la condition d'être le fils de ses œuvres ! bien ne développe une nature d'élite comme l'isolement et l'abandon ! Tu devais te former toi-même ! car je te le répète j'avais besoin, pour venger ton père d'un cœur intrépide et d'un bras vaillant !... Si je t'avais trouvé indigne de remplir cette mission sacrée, je ne me serais jamais fait connaître !... Je me serais contenté de te donner de l'or pour assurer ton bien-être et ton indépendance, mais jamais ma main n'aurait serré ta main !...

—Et mon père est mort entre vos bras, mon oncle ? dit de Morvan.

—Louis, je m'appelle de Montbars !... Oui, ton père est mort dans mes bras, mort assassiné par un monstre !... Ecoute-moi. Lorsqu'éclata cette sédition de 1675, qui fit couler tant de sang en Bretagne et te priva de l'amour de ton père, mon frère et moi nous dûmes nous exiler. Le comte de Morvan était un de ces hommes justes, inflexibles et fiers, qui vaincus par la force, mais sachant le bon droit et la justice de leur côté, préférèrent livrer leur tête au bourreau, à l'incliner devant le pouvoir victorieux ! J'eus donc toutes les peines du monde à décider mon pauvre frère à fuir ; ce ne fut qu'en lui parlant des services qu'il pourrait rendre encore un jour à la Bretagne, que je parvins à l'entraîner. Un navire partait pour les colonies ; nous y primes passage.

Notre voyage touchait à son terme ; déjà nous apercevions les Antilles françaises, quand une frégate espagnole s'empara de nous. Ton père et moi, transportés dans l'île de Cuba, nous fûmes vendus comme esclaves !

—Pauvre père ! s'écria Louis de Morvan.

—Alors commença pour nous une vie dont rien ne saurait te donner une idée. Toutefois je me hâte d'ajouter que notre orgueil l'emportant sur notre détresse, nous sûmes conserver mon frère et moi, dans notre abjecte position, notre dignité de gentilshommes. Notre détermination de n'accepter aucun outrage se lisait si bien dans notre regard, dans notre contenance, que le majordome dont nous dépendions n'osa jamais se livrer envers nous à sa sauvage brutalité, qui n'épargnait aucun de nos compagnons d'infortune.

Depuis une année que nous gémissions dans cette dure captivité, nous combinions, ton père et moi, un plan d'évasion, et nous étions à la veille de réussir lorsqu'un épouvantable événement arriva.

La femme de notre maître, — la femme la plus adorablement belle et la plus infâme qui ait jamais existé, — avait pour amant un des secrétaires de son mari. Surprise une nuit à un rendez-vous, elle réussit à faire échapper son complice, et pour s'excuser, elle accusa ton père de l'avoir attirée dans un guet-apens. Notre maître, — c'était un grand seigneur espagnol, à l'orgueil indomptable et au cœur sans pitié, — notre maître comprit parfaitement que sa femme mentait ; mais il affecta de la croire, car ce mensonge permettait de sauver son honneur.

Mon père, aussitôt arrêté, comparut devant ce maître. En vain voulut-il se défendre, expliquer sa conduite, prouver son innocence : on se refusa à l'entendre, on le bâillonna.

Alors je me jetai aux genoux de notre maître, entends-tu Louis ? à ses genoux, répéta Montbars en pâlisant ; on me bâillonna aussi. Plus tard, je te raconterai, si tu le désires, cette aventure dans ses moindres détails ; l'essentiel aujourd'hui, c'est que tu connaisses le crime que tu as à venger.

Il fallait, pour sauver l'honneur de sa femme, un exemplé. Le grand d'Espagne, quoique parfaitement convaincu de l'innocence de ton père, n'hésita pas à le sacrifier : il le condamna à mourir sous le fouet !

—Mon père !... s'écria de Morvan avec une expression de rage et de douleur qui atteignait jusqu'au délire, mon père, dites-vous, de Montbars, à été condamné à mourir sous le fouet !... Oh ! c'est impossible, impossible !

—Et la sentence rendue, reprit le boucanier avec un calme effrayant, s'exécuta séance tenante.

De Montbars se tut ; de Morvan sanglotait !

—Mon oncle ! s'écria le jeune homme après un instant de silence ; le nom de l'assassin ! son nom, je vous en conjure ! Oh ! à présent, je suis sûr de me sauver ! Rien ne pourrait me retenir ! Aucune balle ne saurait m'atteindre !... J'ai mon père à venger !... Dieu me protégera ! Le nom de l'assassin, mon oncle, le nom de l'assassin, je vous en conjure !...

De Montbars hésita.

—Le moment n'est pas encore venu de te le dire, répondit-il. Cette nuit, avant de nous évader, je te remettrai une lettre contenant toutes les indications nécessaires à ta vengeance... Si je suis tué, ce que je ne crois pas, tu ouvriras cette lettre ; sinon tu me la rendras.

—C'est bien, mon oncle, j'obéirai.

Le reste de la journée passa, pour les deux prisonniers, rapide comme une heure.

De Morvan ne cessait d'interroger son oncle, et le boucanier parlait de son frère !

Enfin minuit sonna.

—Louis, dit de Montbars, embrasse-moi et partons !

Le boucanier attacha l'échelle de corde aux barreaux restés intacts !

—A présent, Louis, reprit-il, à genoux ! demandons à Dieu son aide et son appui.

Les deux de Morvan s'agenouillèrent ; puis après avoir prié, ils se levèrent en même temps et tous les deux s'élançèrent vers la fenêtre.

—Arrête ! Louis, s'écria le boucanier en saisissant le chevalier par le bras, je dois passer le premier !

—Non, mon oncle, dit le jeune homme ! Il est juste, si nous tombons dans un piège qui nous est tendu, que je sois la première victime ! Vous, vous êtes puissant ; moi, je ne suis rien : la vengeance de mon père resterait donc mieux placée dans vos mains que dans les miennes !

—Louis, répondit le boucanier, une fois pour toutes, retiens bien ceci : tu es la seule personne sur la terre qui parle à mon cœur ; eh bien ! le jour où tu me résisterais, je te briserais sans pitié ! Que veux-tu ! enfant, il faut savoir aimer un ami avec tous ses défauts. Pardonne et excuse ma violence, mais l'habitude de l'action et du commandement m'a fait une nature nouvelle : je ne puis supporter un obstacle ; il faut que tout plie sous ma volonté. Voyons, reprit le boucanier avec douceur, ne tortile point ainsi ta moustache ; que diable ! de toi à moi, l'amour-propre ne doit pas exister. Louis, laisse-moi passer, te dis-je ! si l'on me tue, eh bien ! tu me vengeras !

Legoff s'assura que ses pistolets, retenus à sa taille par une corde, étaient en bon état, serra une dernière fois la main de son neveu, mit son poignard entre ses dents, et passant à travers les barreaux coupés, il s'élança dans l'espace ; de Morvan s'empressa de le suivre !

Au même instant, un coup de tonnerre retentit, et l'orage qui menaçait depuis longtemps éclata avec violence !

Quoique le geôlier eût assuré à de Mont-

bars et à de Morvan avec les serments les plus solennels, qu'il avait éloigné la sentinelle, les fugitifs, qui connaissaient le double jeu du misérable, n'ajoutaient aucune foi à sa parole : aussi, quand de Montbars jugea se trouver près du sol, s'arrêta-t-il un instant pour prendre le poignard qu'il tenait entre ses dents.

Par malheur une furieuse rafale de vent fit un moment vaciller l'échelle, et le boucanier, en se retenant des deux mains pour ne pas perdre l'équilibre, laissa échapper son poignard.

Craignant que la chute de son arme n'eût donné l'éveil au factionnaire, de Montbars hésita s'il abandonnerait l'échelle et sauterait à terre.

Toutefois, quelques secondes s'étant écoulées, et aucun bruit n'arrivant jusqu'à lui, il continua de descendre.

De Morvan le suivait de près.

Le boucanier atteignit bientôt l'extrémité inférieure de l'échelle : ses pieds ne rencontrèrent pas le sol !

A l'instant une idée affreuse se présenta à son esprit : il prit sa bourse qui était pleine d'or et la jeta.

Trahison ! il n'entendit pas l'or rebondir.

Ses soupçons se changèrent en certitude.

—Louis ! cria-t-il vivement, prends bien garde ! nous sommes suspendus au-dessus d'un précipice !

De Morvan, à quoi bon le répéter, était doué d'une bravoure hors ligne ; et pourtant ces terribles paroles le glacèrent d'effroi.

—Du courage, mon fils, reprit de Montbars, comme s'il eût deviné l'émotion du jeune homme, remonte l'échelle !

—Je ne puis, murmura de Morvan. Je ne puis !

—Aurais-tu peur ?...

—Oui, dit le jeune homme en se cramponnant de toute l'énergie de ses muscles à la corde, oui, j'ai peur ! Oh ! ne me méprisez pas, mon oncle ! je ne crains pas la mort... mais mon bras refuse d'obéir à ma volonté !

—Tiens bon, mon enfant, tiens bon me voici, répondit le boucanier qui se mit à gravir à la force des poignets et avec une vigueur surhumaine l'espace qui le séparait de de Morvan. A présent, passe les bras autour de mon col...

—Non, Montbars, s'écria de Morvan, non : je ne veux pas accepter ce généreux et inutile secours qui vous perdrait sans me sauver !... Tâchez de regagner la prison, alors vous attirerez l'échelle à vous !... Dépêchez-vous... je sens que mes forces m'abandonnent !...

—Mon Dieu, que de temps perdu !... Allons vite, te dis-je, tes bras autour de mon col, et ne crains rien... ceci n'est qu'un jeu pour moi !

—Non !... non !... de Montbars. Il faut que vous viviez pour venger mon père et porter à Nativa mes derniers adieux... ma dernière pensée d'amour !...

—Malédiction sur ta générosité ! s'écria le boucanier, tu ne comprends donc pas, Louis, que je ne t'abandonnerai pas... que chaque seconde qui s'écoule me fatigue horriblement... Allons, au nom de ton père, passe tes bras autour de mon col... et laisse-moi faire.

Le boucanier, joignant l'action à la parole, se glissa entre la corde et le jeune homme, de façon que celui-ci, sous peine de lâcher prise, dut obéir !...

Alors se passa une scène que l'imagination n'ose concevoir, que la plume est impuissante à retracer !...

L'échelle, violemment secouée par la tempête, balançait les deux fugitifs au-dessus de l'abîme, et les frappait contre les murs de la prison...

(A continuer.)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— **LISEZ** —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril

15,651 par jour.

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradus compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.— A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

— **LE GRAND** —

PANORAMA DE JERUSALEM

Et le Crucifiement

Représentant de grande naturelle, les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUEES, et les caravanes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 30 Sept. Après-Midi et Soirée.

Le joli Drame si bien connu

MY PARTNER

Excellente Compagnie, Jolis Decors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan au magasin de Prince.

Semaine suivante.—MAZEPPA !

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHLETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.